BtB Bureau de la traduction Translation Bureau

VOLUME 8/2 • ÉTÉ/SUMMER 2011

L'Actualité langagière Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

De vigne en branche

New words and novelties

Shale gas : gaz de schiste ou gaz de shale?

Grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle : la mère et la fille

John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (I) /
John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (I)

Terminología de vehículos híbridos

Petit cours *sur* le verbe *confirmer*

Getting to the point with bullets

Lettre ouverte aux jeunes langagiers /
Open letter to young language professionals

Toponymes disparus

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Public Works and Government Services Canada

Canada

Sommaire
Summary

Le mot de la PDG : Un programme profitable / A Word from the CEO: A valuable program
***Donna Achimov*, page 7**

Lancé en 2008, le Programme de renforcement du secteur langagier a déjà permis d'accorder plus de 300 bourses d'études et de financer 65 stages en entreprise. / Since the launch of the Language Sector Enhancement Program in 2008, over 300 scholarships have already been granted and 65 private-sector internships funded.

L'industrie en marche : Nunavut : le combat d'un peuple / Industry Insights: Nunavut: A nation's battle
***Amélie Choquette et Francine Gosselin*, page 8**

Le Nunavut s'est doté d'un Office de la langue inuite pour lutter contre la disparition d'une langue qui compte plus de 26 dialectes. / Nunavut has created an Inuit Language Authority to fight the disappearance of a language with over 26 dialects.

Mots de tête : De vigne en branche
***Frèdelin Leroux fils*, page 10**

Une rumeur se propage de bouche à oreille, ou par télédiol, ou encore par le téléphone arabe. À moins qu'on ne l'ait entendue *entre les branches*. / In French there are many ways to say you heard a rumour through the grapevine: *de bouche à oreille*, *par télédiol*, *par le téléphone arabe*. Our columnist looks at one such expression: *entre les branches*.

The Word Geek: New words and novelties
***Barbara McClintock*, page 12**

Our columnist reveals the Words of the Year for 2010, highlights new words for 2011 and takes a look at the language used in text messages. / Notre chroniqueuse nous révèle les termes consacrés « mots de l'année » en 2010, signale des nouveautés de 2011 et jette un coup d'œil sur la langue des textos.

Shale gas : gaz de schiste ou gaz de shale?
***Mariette Grandchamp-Tupula*, page 13**

Il y a une controverse autour de la traduction de *shale gas*. Comme le sujet est au cœur de l'actualité, l'auteure en profite pour mettre la chose au clair. / There is some controversy surrounding the French translation of *shale gas*. Since the issue is currently very topical, the author is taking the opportunity to shed some light on it.

Grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle : la mère et la fille
***Marise Guay*, page 14**

Avant, la grammaire s'appuyait surtout sur le sens; aujourd'hui elle tient compte aussi de la forme. Avant on se concentrait sur le mot; aujourd'hui l'étalon est la phrase. / Whereas previously French grammar was based primarily on meaning, it now also takes form into account. Before, the benchmark was the word. Now, it is the entire sentence.

À travers le prisme de l'histoire : John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (I) / Through the Lens of History: John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (I)
***Jean Delisle*, page 16**

Plongeons au tournant du 19e siècle pour suivre les péripéties de la vie aventureuse d'un Blanc kidnappé dans son jeune âge par des Indiens, et qui sera amené à travailler comme interprète. / Let's travel back to the turn of the 19th century to follow the twists and turns in the adventurous life of a white man who was kidnapped by Indians when he was a boy and ended up working as an interpreter.

El Rincón Español: Terminología de vehículos híbridos
***Elisa Paoletti*, página 22**

Los automóviles de hoy no se desplazan por el aire ni los pilotean personas con ropas plateadas, como lo anunciaban los profetas del futuro en los dibujitos animados de nuestra infancia. Sin embargo, existe un universo de vehículos híbridos, y la terminología que acompaña ese progreso, que vale la pena conocer.

Français pratique : Petit cours *sur* le verbe *confirmer*
***Jacques Desrosiers*, page 24**

Deux questions au menu : avec les logiciels, doit-on dire par exemple un *cours d'Excel* ou un *cours sur Excel*? Et la tournure *confirmer si* est-elle correcte? / Our columnist answers two questions: When talking software, is it best to say a *cours d'Excel* or a *cours sur Excel*? And is it correct to use the wording *confirmer si*?

English Pointers: Getting to the point with bullets
***Frances Peck*, page 26**

Bulleted lists draw attention, get ideas across and exude organization. Yet you should use them in moderation, know how to punctuate them and make sure that each point has the same construction. / Les listes à puces attirent l'œil, font bien ressortir les idées, respirent l'organisation. Encore faut-il ne pas en abuser, bien les équilibrer et savoir les ponctuer.

Carnet techno : Lettre ouverte aux jeunes langagiers / Tech Files: Open letter to young language professionals
***André Guyon*, page 28**

On contestera votre utilité, mais vous demeurerez le carburant qui fait tourner les moteurs de traduction. Même les nouveaux médias auront besoin de vous pour bien remplir leur rôle. / Your usefulness will be called into question, but you will remain the fuel that propels machine translation. Even new media will need you in order to fulfill their role.

Traduire le monde : Toponymes disparus
***André Racicot*, page 30**

Des experts aimeraient que les toponymes ne soient jamais traduits. Mais en français la tâche sera, heureusement, impossible, tellement il y en a. Pensez à Lisbonne, Philadelphie, Cologne… / Experts would prefer it if place names were never translated. Yet, fortunately, in French this would be impossible, given the large number already translated. Consider *Lisbonne*, *Philadelphie*, *Cologne*, to name a few.

Timeo hominem unius libri
***Hugo Lafrance*, page 32**

Rien de pire que le linguiste qui ne se fie qu'à un seul dictionnaire. Surtout quand il décrète qu'un emploi est incorrect parce qu'il est absent de ce dictionnaire. / There is nothing worse than a linguist who relies on a single dictionary. Especially when that linguist decrees that a particular usage is incorrect simply because it does not appear in that dictionary.

Hymne à la traduction / Something to sing about
***Paul Leroux*, page 34**

Couplets et refrain, avec mélodie à la clé, pour résumer la vie du traducteur. / Verses and choruses set to music sum up the life of a translator.

Le billet du rédacteur en chef
From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

Une équipe du tonnerre

Dans mon premier billet*, j'ai comparé le poste de rédacteur en chef de *L'Actualité langagière* à celui de capitaine. Un capitaine sans équipage ne peut aller bien loin. Difficile de mener un paquebot tout seul.

Le comité de lecture fait partie intégrante de l'équipage de *L'Actualité langagière*. Il comprend dix membres, dont le directeur de la revue, M. Gabriel Huard, directeur de la Normalisation terminologique. Formé sous le signe de la complémentarité des compétences, le comité a pour tâche non pas de dépecer les textes qui lui sont soumis, mais plutôt de juger, avec un certain recul, l'intérêt qu'ils peuvent avoir pour le lecteur.

Question de mettre en valeur les membres du comité, j'ai pensé vous les présenter.

Cathryn Arnold, maîtrise en traduction (Université d'Ottawa) – Pendant vingt ans, Cathryn a été comptable dans le secteur privé à Vancouver. Puis, elle est retournée sur les bancs d'école pour étudier la traduction à l'Université d'Ottawa. En 2003, elle entre au Bureau de la traduction, comme langagière-analyste dans l'équipe des Services linguistiques anglais de la Direction de la normalisation terminologique. Elle travaille notamment au *Language Nook*, le pendant anglais du *Coin linguistique*, et aux outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®*. Elle devient ensuite terminologue à la Division des sciences humaines, où ses domaines de travail sont l'économie et la finance.

A stellar team

In my first column,* I compared the position of editor-in-chief of *Language Update* to that of captain of a ship. A captain without a crew could not go far. After all, it would be difficult to pilot a ship alone.

The Review Committee is an essential part of the *Language Update* crew, and its members now total 10, including the Director of *Language Update*, Gabriel Huard, who is also the Director of the Terminology Standardization Directorate. Formed with a view to combining complementary skills, the Committee does not dissect the texts it receives, but rather focuses on assessing, with a certain degree of objectivity, whether they could be of interest to readers.

Turning the spotlight on the Committee members, I will now introduce them to you.

Cathryn Arnold, M.A. in translation (University of Ottawa). After working for 20 years as an accountant in the private sector in Vancouver, Cathryn went back to school and studied translation at the University of Ottawa. In 2003, she was hired by the Translation Bureau to work as a language analyst for the Terminology Standardization Directorate's English Linguistic Team. Her projects included *The Language Nook* and the writing tools in *TERMIUM Plus®*. She subsequently made the switch to terminologist and transferred to the Human Sciences Division, where she currently works in the fields of economics and finance.

Assis/seated: Emmanuelle Samson, Normand Lemieux et/and Jean-Sylvain Dubé.
Debout/standing: Jacques Desrosiers, Shirley Hockin, Denise Cyr, Frèdelin Leroux fils et/and Cathryn Arnold.
Absent: Rafael Solís.

* Voir *L'Actualité langagière* de septembre 2010, volume 7/3.

* See the September 2010 issue (Volume 7/3) of *Language Update*.

Denise Cyr, baccalauréat en traduction (Université d'Ottawa) – Denise entre au Bureau de la traduction en 1977. Traductrice, elle passe rapidement à la révision et devient chef d'une équipe de traducteurs. Sa soif d'apprendre l'amène à la Division de la qualité linguistique où elle sera évaluatrice pendant une dizaine d'années. Cette décennie sera ponctuée de courts stages, comme formatrice et conseillère linguistique, qui lui permettront d'acquérir des compétences connexes. Elle décidera ensuite de retourner dans un service de traduction, où elle redeviendra réviseure et chef d'équipe. Après quelques années, elle acceptera de diriger l'équipe chargée du *Coin linguistique* et des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®*. Elle terminera sa carrière au Bureau de la traduction comme rédactrice en chef de *L'Actualité langagière*. Denise a pris sa retraite en janvier 2011.

Jacques Desrosiers, baccalauréat en philosophie (Université du Québec à Montréal) et maîtrise en philosophie (Université de Pittsburgh) – Entré au Bureau en 1983 après avoir traduit au privé, Jacques a été affecté pendant dix ans au service de traduction de l'ACDI, où il a été traducteur, réviseur, contrôleur de la qualité et chef dans les dernières années. Au milieu des années 1990, il a pris en main la réalisation de la deuxième édition du *Guide du rédacteur*. Au fil des ans, il a contribué aux outils linguistiques de *TERMIUM Plus®*. Depuis plus de quinze ans, il est évaluateur au Service de la formation, de l'évaluation et du recrutement, où il prépare et corrige des examens de traduction, de révision, de rédaction et autres, et réalise divers types d'évaluations linguistiques, pour le Bureau, pour différents ministères fédéraux et pour des clients de l'extérieur.

Shirley Hockin, diplômée de l'Université Laurentienne – Shirley entre au Bureau de la traduction en 1981 après avoir traduit au privé pendant deux ans. Elle est successivement traductrice, réviseure et chef d'équipe; à ce titre, elle encadre des étudiants participant aux programmes de stages en partenariat et d'enseignement coopératif et assure la formation des traducteurs débutants. Elle participe aussi à plusieurs projets spéciaux. En 2006, elle passe à la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation, où elle traduit et révise les débats de la Chambre des communes et du Sénat. Sa bête noire, les constructions ambigües.

Normand Lemieux, diplômé de l'Université de Montréal – Normand a travaillé 36 ans au Bureau de la traduction, où il a cumulé les fonctions de traducteur, réviseur, encadreur, formateur et contrôleur de la qualité. Spécialisé en sciences de la Terre, il a représenté pendant une décennie le Bureau de la traduction au Comité permanent canadien des noms géographiques. Nommé traducteur expert en 1999, il a pris sa retraite en 2008.

Denise Cyr, B.A. in translation (University of Ottawa). Denise joined the Translation Bureau in 1977. She quickly moved up from the position of translator to that of reviser and team leader. Her thirst for learning led her to the Language Quality Division, where she was an evaluator for approximately 10 years. Throughout that time, she did various short stints as a trainer and language adviser, which allowed her to acquire related skills. She next decided to go back to a translation unit and again became a reviser and team leader. After a few years, she agreed to manage the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus®* and the *Coin linguistique* (the French counterpart of the *Language Nook*). She ended her career at the Bureau as editor-in-chief of *Language Update*. Denise retired in January 2011.

Jacques Desrosiers, B.A. in philosophy (Université du Québec à Montréal) and M.A. in philosophy (University of Pittsburgh). After translating in the private sector, Jacques joined the Bureau in 1983 and spent 10 years at CIDA as a translator, reviser, quality controller and, in the last few years, manager. In the mid-1990s, he was in charge of producing the second edition of the *Guide du rédacteur*. Over the years, he contributed to *TERMIUM Plus®*'s language tools. For more than 15 years, he has been an evaluator in the Training, Evaluation and Recruitment Service, where he prepares and corrects exams on translation, revision, writing, etc., and carries out various types of language assessments for the Bureau, federal departments and external clients.

Shirley Hockin. A graduate of Laurentian University, Shirley joined the Translation Bureau in 1981 after translating for two years in the private sector. She has worked as a translator, reviser and team leader, coaching a number of partnership and co-op students and training and mentoring new translators. She has also played a role in several special projects. In 2006, she moved to the Interpretation and Parliamentary Translation Directorate, where she now translates and revises House of Commons and Senate debates. Her pet peeve is dangling constructions.

Normand Lemieux. A graduate of the Université de Montréal, Normand worked for the Translation Bureau for 36 years as a translator, reviser, supervisor, trainer and quality controller. As a specialist in Earth science, he represented the Bureau on the Geographical Names Board of Canada for a decade. He was promoted to expert translator in 1999 and retired in 2008.

Frèdelin Leroux fils, diplômé de l'Université d'Ottawa – Après des études en lettres à l'université, Frèdelin enseigne au niveau secondaire dans le Nord de l'Ontario. En 1967, il devient traducteur au ministère des Affaires extérieures, où il apprend le métier sur le tas. Promu réviseur après quelques années, il sera chef de service pendant plus de vingt ans, notamment aux Musées nationaux et à l'ancien Secrétariat d'État. Il termine sa carrière comme traducteur et réviseur aux Documents parlementaires. À la retraite depuis 2001, il continue de travailler à temps partiel au Parlementaire et, depuis trente ans, il tient sa chronique « Mots de tête » dans *L'Actualité langagière*.

Emmanuelle Samson, baccalauréat en traduction (Université Laval) – Emmanuelle entre au Bureau de la traduction en 2004 comme traductrice dans le domaine des marchés publics. En mars 2006, elle est affectée aux Services linguistiques français de la Direction de la normalisation terminologique, où elle occupe le poste de langagière-analyste. Jusqu'en 2009, Emmanuelle prépare et anime des ateliers sur la communication claire et efficace pour les fonctionnaires fédéraux. Elle se charge maintenant d'alimenter le Portail linguistique du Canada au moyen d'articles, de jeux et d'autres outils. Elle participe également à la rédaction des recommandations et des rappels linguistiques publiés dans le site Web du Bureau.

Rafael Solís, titulaire d'un diplôme de germaniste (Université de la Havane et Université Humboldt de Berlin) – Rafael compte plus de 30 ans d'expérience en interprétation et en traduction. Arrivé au Bureau de la traduction en 1991, il travaille à la Division de la traduction multilingue et de la localisation dans des langues comme l'espagnol, l'allemand, l'italien et le portugais. En tant que gestionnaire, il a participé activement, aux côtés de la Direction de la normalisation terminologique, à l'intégration de l'espagnol et du portugais dans *TERMIUM®*. À *L'Actualité langagière*, Rafael s'occupe de revoir les articles de la chronique *El Rincón Español*.

Rafael Solís

Jean-Sylvain Dubé, baccalauréat en traduction (Université du Québec à Trois-Rivières), diplôme d'études supérieures spécialisées en localisation (Université du Québec en Outaouais) et maîtrise en traduction (Université d'Ottawa) – En 2001, fraîchement diplômé, Jean-Sylvain entre à la section Services gouvernementaux du Bureau de la traduction. Deux ans plus tard, il quitte momentanément la traduction pour se consacrer à la localisation, au Service d'infolangagerie. De retour dans son service d'attache en 2004, il est promu au poste de traducteur-conseil, où il supervise une équipe de traducteurs, encadre des débutants et contrôle la qualité des travaux des pigistes. En septembre 2009, Jean-Sylvain est muté à la Direction de la normalisation terminologique, où il devient officiellement le rédacteur en chef de *L'Actualité langagière*, succédant à Denise Cyr. ■

Frèdelin Leroux fils. After studying humanities at the University of Ottawa, Frèdelin worked as a secondary school teacher in Northern Ontario. In 1967, he became a translator for the Department of External Affairs, where he learned the profession on the job. After a few years, he was promoted to the position of reviser, and he was a unit head for over 20 years, in particular for National Museums of Canada and the former Department of the Secretary of State. He ended his career as a translator and reviser at Parliamentary Documents. Frèdelin has continued to work there part-time since his retirement in 2001, and for the last 30 years he has written his "Mots de tête" column for *Language Update*.

Emmanuelle Samson, B.A. in translation (Université Laval). Emmanuelle joined the Translation Bureau in 2004 as a translator in the area of government procurement. In March 2006, she was appointed to the Terminology Standardization Directorate's French Linguistic Services Division as a language analyst. Up until 2009, Emmanuelle prepared and facilitated workshops on clear and effective communication for federal public service employees. She is currently in charge of supplying the Language Portal of Canada with articles, quizzes and other resources. She also participates in the drafting of Linguistic Recommendations and Reminders posted on the Bureau's website.

Rafael Solís, who holds a degree in Germanic studies from the University of Havana and the Humboldt University of Berlin, has over 30 years' experience in interpretation and translation. Since joining the Translation Bureau in 1991, he has been working at the Multilingual Translation and Localization Division in Spanish, German, Italian and Portuguese. As manager, he has worked actively with the Terminology Standardization Directorate on the integration of Spanish and Portuguese into *TERMIUM®*. At *Language Update*, Rafael takes care of reviewing articles for the "El Rincón Español" column.

Jean-Sylvain Dubé, B.A. in translation (Université du Québec à Trois-Rivières), DESS in localization (Université du Québec en Outaouais) and M.A. in translation (University of Ottawa). Fresh out of school in 2001, Jean-Sylvain joined the Translation Bureau's Government Services unit. Two years later, he moved away from translation for a short time to focus on localization at Technolinguistic Services. Back in his unit in 2004, he was promoted to the position of translator and language adviser. In this capacity, he supervised a team of translators, coached new translators and conducted quality control of work done by freelances. In September 2009, Jean-Sylvain was transferred to the Terminology Standardization Directorate, where he officially replaced Denise Cyr as editor-in-chief of *Language Update*. ■

Une nouvelle présidente-directrice générale à la tête du Bureau de la traduction

A new chief executive officer at the helm of the Translation Bureau

Gabriel Huard

L'Actualité langagière est heureuse de souhaiter la bienvenue à notre nouvelle présidente-directrice générale, Madame Donna Achimov, qui est arrivée au Bureau de la traduction en mai dernier.

Madame Achimov a occupé plusieurs postes importants dans la fonction publique fédérale et s'est intéressée aux communications, au dialogue avec le public ainsi qu'aux services aux citoyens tout au long de sa carrière. Cette nouvelle étape lui donne l'occasion de contribuer à façonner l'avenir d'une organisation qui joue un rôle essentiel dans les communications du gouvernement. Le présent numéro contient le tout premier « Mot de la PDG » de Madame Achimov, et nous sommes impatients de lire d'autres de ses chroniques dans les numéros à venir. En attendant, je lui souhaite beaucoup de succès dans son nouveau rôle à la barre du Bureau de la traduction.

Je tiens également à transmettre mes meilleurs vœux à Francine Kennedy, qui a pris sa retraite après 34 années au sein de la fonction publique fédérale, dont les sept dernières à la tête du Bureau. Son engagement à l'égard des professions langagières et de l'industrie de la langue a laissé des traces, autant au Bureau que dans l'ensemble de l'industrie. Nous souhaitons à Madame Kennedy de profiter pleinement de sa retraite bien méritée! ■

With this issue of *Language Update*, we are pleased to welcome our new chief executive officer, Donna Achimov, who joined the Translation Bureau in May.

Ms. Achimov has held various senior positions in the federal public service and has been involved in communications, public dialogue and citizen service throughout her career. This new chapter gives her the opportunity to help shape the future of an organization that plays a pivotal part in supporting government communications. You can read Ms. Achimov's very first *Word from the CEO* column in this issue, and we look forward to hearing more from her in upcoming issues. In the meantime, I would like to wish her every success in her new role at the helm of the Translation Bureau!

I would also like to extend my best wishes to Francine Kennedy, who retired after 34 years in the federal public service, including the last seven as CEO of the Translation Bureau. Ms. Kennedy's dedication to promoting the language professions and strengthening the language industry has left its mark, both at the Bureau and in the industry as a whole. We hope that she enjoys her well-deserved retirement to the fullest! ■

Le mot de la PDG
A Word from the CEO

Donna Achimov

Un programme profitable

En 2008, le gouvernement du Canada rendait publique la *Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne 2008-2013 : Agir pour l'avenir*. Déjà trois ans de passés!

Vous vous souviendrez peut-être qu'en septembre 2009, ma prédécesseure vous avait donné les grandes lignes des initiatives importantes placées sous la gouverne du Bureau de la traduction. J'aimerais aujourd'hui faire le point sur la mise en œuvre des deux volets du Programme de renforcement du secteur langagier au Canada (PRSLC) : les Bourses universitaires en traduction et l'Initiative de l'industrie de la langue.

À la suite de l'appel de propositions lancé en juillet 2009 et de la signature des accords de contribution, seize projets ont été financés dans le cadre du Programme : sept projets de bourses et neuf de l'industrie. La mise en œuvre de ces projets va bon train, les promoteurs sont enthousiastes, et les résultats préliminaires sont encourageants.

Les Bourses universitaires en traduction aident les établissements d'enseignement postsecondaire qui offrent des programmes menant à une profession langagière. Elles leur permettent de recruter des étudiants et de les encourager à persévérer. Du 15 janvier au 31 décembre 2010, 314 bourses totalisant 780 000 $ ont été accordées. Certaines universités ont déjà enregistré une hausse de 40 % du nombre d'inscriptions à un programme d'études en traduction.

L'Initiative de l'industrie de la langue vise à accroître la capacité de l'industrie à faire de la promotion, à développer la main-d'œuvre et à intégrer les technologies langagières. Au 31 mars 2011, 65 étudiants avaient bénéficié d'un stage en entreprise; au total, 460 000 $ ont été versés en salaires aux étudiants, et 115 000 $ aux employeurs pour l'encadrement et la supervision des stagiaires. D'autres projets novateurs ont vu le jour, notamment une campagne de publicité menée par Traduction NB, de nouveaux programmes, comme une maîtrise en interprétation à l'Université York, un programme de services paralangagiers au Collège communautaire du Nouveau-Brunswick et des cours de baccalauréat en traduction en ligne au Collège universitaire de Saint-Boniface, ainsi qu'une boîte à outils technologiques par le Centre de recherche en technologies langagières.

Je suis convaincue que ce programme contribuera à rendre plus compétitive l'industrie de la langue au Canada. Pour en apprendre davantage, je vous invite à visiter le site Web du Programme, au www.btb.gc.ca/prslc. ■

A valuable program

In 2008, the Government of Canada released the *Roadmap for Canada's Linguistic Duality 2008–2013: Acting for the Future*. It's hard to believe it's already been three years!

You may remember that in September 2009, my predecessor provided you with an overview of major initiatives placed under the responsibility of the Translation Bureau. Today, I would like to update you on the implementation of the two components of the Canadian Language Sector Enhancement Program (CLSEP)—University Scholarships in Translation and the Language Industry Initiative.

Following the call for proposals in July 2009 and the signing of the contribution agreements, 16 projects—7 scholarships and 9 industry projects—received funding through the Program. The implementation of these projects is going smoothly, the proponents are enthusiastic, and the preliminary results are encouraging.

The purpose of the University Scholarships in Translation component is to assist post-secondary institutions that offer a program leading to a career in the language professions by helping these institutions recruit students and encourage them to persevere. From January 15 to December 31, 2010, 314 scholarships totalling $780,000 were awarded under this component of the Program. Some universities have already noticed a 40% increase in enrolment in translation programs.

The purpose of the Language Industry Initiative is to improve the industry's capacity for promotion, workforce development and integration of language technologies. As of March 31, 2011, 65 students had done an internship with a firm. A total of $460,000 was paid out in student salaries, and $115,000 was given to employers for coaching and supervising the students. Other innovative projects were also implemented, including a promotional campaign managed by NB Translation; new programs, including a master's program in interpretation at York University, a paralanguage services program at the Collège communautaire du Nouveau-Brunswick and online undergraduate courses in translation at the Collège universitaire de Saint-Boniface; and a technology toolbox developed by the Language Technologies Research Centre.

I am confident that the Canadian Language Sector Enhancement Program will help to make Canada's language industry more competitive. For more information on the Program, visit www.btb.gc.ca/clsep. ■

L'industrie en marche

Industry Insights

Amélie Choquette et Francine Gosselin

Translation: Denise Ramsankar

Nunavut : le combat d'un peuple

Que feriez-vous si vous étiez témoin de la disparition graduelle de votre langue? Que feriez-vous pour éviter l'extinction imminente de ce qui distingue votre peuple? Ces questions, le gouvernement du Nunavut se les est longtemps posées.

Depuis sa création en 1999, le Nunavut a adopté deux lois fondamentales pour l'avancement des langues inuites sur son territoire. Essentiellement, la *Loi sur les langues officielles du Nunavut* et la *Loi sur la protection de la langue inuite*, adoptées en 2008, premières lois ayant pour but la sauvegarde d'une langue autochtone au Canada*, garantissent un statut égal à l'anglais, au français et à l'inuktitut sur tout le territoire du Nunavut. L'Office de la langue inuite du Nunavut est né de la volonté du peuple inuit de se doter d'un organisme qui veillerait à l'épanouissement de ses langues. Son mandat : normaliser la terminologie inuite, notamment en ce qui a trait aux communications gouvernementales.

Comment normaliser une langue comptant plus de vingt-six dialectes rien qu'au Nunavut? Quelle méthodologie favoriser pour la terminologie d'une langue créant ses nouveaux termes de la façon dont un enfant assemble des blocs Lego? Autant de questions complexes auxquelles l'Office de la langue inuite doit répondre.

En janvier 2011, six représentants de l'Office de la langue inuite sont venus à Gatineau pour une session de formation en terminologie. Leur projet de normalisation est très vaste, et un programme de formation sur mesure a été négocié avec la Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau de la traduction. Deux femmes dynamiques sont à la barre de l'Office : Eileen Kilabuk-Weber, directrice, et Kataisee Attagutsiak, gestionnaire, Recherche et Évaluation. Après un voyage rallongé par les intempéries, elles arrivent à la salle de formation, valises en main. Même si elles n'ont pas fermé l'œil depuis 24 heures, elles n'en sont pas moins alertes et enthousiastes; tout ce qu'elles demandent, c'est du café. Le reste de la délégation n'arrivera que le lendemain; il faut savoir s'adapter quand le climat fait des siennes.

* « La *Loi sur la protection de la langue inuit* », Bureau du Commissaire aux langues du Nunavut, http://www.langcom.nu.ca/fr/les-langues-du-nunavut/ilpa-fr.

Nunavut: A nation's battle

What would you do if you saw your language gradually disappearing? What would you do to prevent the impending extinction of the very thing that sets your people apart from others? The Government of Nunavut has long asked itself these questions.

Since its creation in 1999, Nunavut has passed two fundamental statutes for the advancement of Inuit languages in the region. Enacted in 2008, Nunavut's Official Languages Act and Inuit Language Protection Act, the first statutes designed to preserve an Aboriginal language in Canada,* essentially give English, French and Inuktitut equal status throughout Nunavut. The Inuit Language Authority of Nunavut was created in response to the Inuit people's desire for an organization that would ensure their languages flourish. Its mission is to standardize Inuit terminology, particularly in government communications.

How do you standardize a language with over 26 dialects in Nunavut alone? What's the best method for standardizing terminology in a language in which new terms are created the way a child snaps Lego pieces together? The Inuit Language Authority of Nunavut has many complex questions to answer.

In January 2011, six representatives of the Inuit Language Authority travelled to Gatineau for a training session on terminology. Further to negotiations, the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate (TSD) had developed a custom training program to address the needs of the Inuit Language Authority's extensive standardization project. Two energetic women head this organization: Eileen Kilabuk-Weber, Executive Director, and Kataisee Attagutsiak, Manager, Research and Evaluation. After a journey delayed by bad weather, they arrived in the training room, suitcases in hand. Though they hadn't slept in 24 hours, they were still alert and enthusiastic; all they asked for was a cup of coffee! The rest of the delegation would arrive the following day. You learn to cope when you're at Mother Nature's mercy!

* "Inuit Language Protection Act," Office of the Languages Commissioner of Nunavut, http://www.langcom.nu.ca/node/40.

Les deux premiers jours ont été consacrés à un atelier sur les wikis, animé par un spécialiste de Tiki Wiki, qui pourrait servir de plateforme pour consigner la terminologie des langues officielles du Nord. Cet atelier a été suivi d'un volet proprement terminologique : extraction de termes, uninotionnalité, rédaction de définitions, synonymie, etc. Nos six visiteurs se sont dits ravis de la formation reçue. De même pour les autres participants, des employés de la DNT, du Conseil national de recherches du Canada (CNRC) et de Statistique Canada, qui ont assisté aux divers ateliers.

La portée de cette semaine de formation va bien au-delà du simple enseignement de diverses notions. Cette formation de base servira, certes, à démarrer le travail, mais qu'en est-il de la conceptualisation de termes qui, en inuktitut, est tellement différente de l'approche adoptée en français et en anglais? Par exemple, le terme *peau* en inuktitut a plusieurs équivalents différents. À chaque concept correspond un terme complètement distinct :

peau de tambour	=	isiq
peau de baleine	=	maktak
peau de phoque pour dormir	=	agvak
peau sur le traîneau	=	inguriq
peau de phoque	=	qisik
peau humaine ou animale	=	amiq

Telle est l'une des difficultés auxquelles sont confrontés les membres de l'Office de la langue inuite du Nunavut.

Le Bureau de la traduction, par l'entremise de la DNT, est prêt à offrir son expertise aux représentants de l'Office afin de les aider à relever l'immense défi qui les attend.

La volonté des Inuits de préserver et de diffuser les langues inuites au Canada permet de croire que ce combat peut être remporté. Et vous, que feriez-vous si vous étiez témoin de la disparition graduelle de votre langue? ■

The first two days were devoted to a workshop on wikis, led by a Tiki Wiki specialist. The Tiki Wiki platform could be used to record official language terminology in the North. The next component of the program related to terminology proper and covered term extraction, the single-concept principle, definition writing and synonymy, to name but a few topics. Judging by their comments, our six visitors were thrilled with the training, as were the other participants—employees of the TSD, the National Research Council of Canada (NRC) and Statistics Canada—who attended the various workshops.

The week-long training was about much more than simply giving various workshops. To be sure, this fundamental training will serve to kick-start the work to be done. But what about the task of conceptualizing terms, which, in Inuktitut, involves a very different approach from that used in English or French? For example, the word *skin* in Inuktitut has several equivalents. There is a completely unique term for each concept:

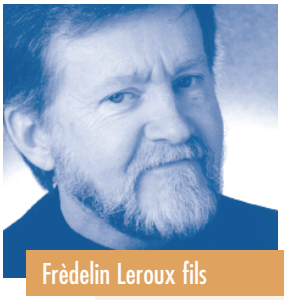
drum skin	=	isiq
whale skin	=	maktak
seal skin for sleeping	=	agvak
skin on a sled	=	inguriq
seal skin	=	qisik
animal or human skin	=	amiq

This is one of the difficulties the Inuit Language Authority of Nunavut is faced with.

Through the TSD, the Translation Bureau is ready to lend a helping hand and offer its expertise to the representatives of the Inuit Language Authority in order to help them overcome the tremendous challenge that awaits them.

Given the Inuit's determination to preserve Inuit languages and disseminate their terminology across Canada, this battle can surely be won. And what about you? What would you do if you saw your language gradually disappearing? ■

Première rangée/Front row: Nicole Sévigny, DNT/TSD; Sarah Nangmalik, Nunavut; Doris Tautu, DNT/TSD; Agnes Ayalik, Nunavut; Kataisee Attagutsiak, Nunavut; Yolande Bernard, DNT/TSD; Gabriel Huard, DNT/TSD. Deuxième rangée/Back row: Benoît Farley, CNRC/NRC; Francine Gosselin, DNT/TSD; Ida Ayalik-McWilliam, Nunavut; Iliana Auverana, DNT/TSD; Erika Pavelka, Statistique Canada/Statistics Canada; Ranbir Hundal, Nunavut; Amélie Choquette, DNT/TSD.



Mots de tête

Frèdelin Leroux fils

De vigne en branche

J'entends dire entre les branches…

(Maurice de Goumois, *François Duvalet*[1])

Si vous avez suivi la saga des malheurs qui s'abattent sur la population haïtienne depuis quelque temps, vous avez sûrement entendu parler du *télédiol*. Non? Vous ne regardez pas la télé? Un romancier haïtien[2] en donne cet exemple : « L'attaché culturel s'était mis en route, et rapport avait été fait quotidiennement à la préfecture de Quina par *télédiol* (télégueule) sur tout ce que le représentant de la France disait à chaque étape… » Comme vous le voyez, c'est une variante de *télégueule*. Que vous connaissiez sans doute. Non? Mais vous ne lisez pas les journaux?

Par contre, j'imagine que vous n'avez pas attendu les bouleversements qu'ont connus les pays arabes ces derniers mois pour découvrir le « téléphone arabe ». D'ailleurs, le journaliste du *Monde*[3] chez qui j'ai rencontré *télédiol* pour la première fois l'appelle le « téléphone arabe haïtien ». Enfin, chacun ayant son moyen de communication, ailleurs, on parle de *radio-trottoir* (Afrique) ou de *radio-cocotier* (Nouvelle-Calédonie). Vous le saviez, je présume?

Curieuse* comme vous l'êtes, vous vous êtes empressée de vérifier les traductions de « téléphone arabe », j'imagine? Vous avez dû sourire en apprenant qu'en anglais il se transforme en vigne, *grapevine*. Et en jetant un coup d'œil à la partie anglais-français, vous aurez vu que *grapevine* peut aussi correspondre à votre petit doigt : « Mon petit doigt me l'a dit. » Il peut également s'agir de vos « services de renseignement ». Ou de « la rumeur publique », encore. J'ai même relevé, je ne sais plus où (comment ai-je pu ne pas le noter?), « c'est ma femme qui me l'a dit ». (On ne dit pas si le mari est apte à jouer ce rôle…)

Mais au bout du compte, vous avez sûrement été déçue qu'aucun dictionnaire ne traduise par l'expression que vous auriez employée spontanément, « à travers les branches ». C'est malheureux, puisqu'elle est imagée. Et expressive. Comment expliquer cette absence? L'expression ne serait pas assez répandue? Pourtant, en interrogeant avec divers verbes – apprendre, entendre, savoir –, on en trouve plusieurs milliers d'occurrences sur Internet. Serait-elle strictement québécoise, alors? C'est possible, puisque je n'y ai vu aucune source non québécoise (sauf distraction de ma part).

À moins que ce ne soit parce qu'elle a le malheur de ressembler au tour anglais? Certains y voient effectivement un calque. Plusieurs collègues, et de nombreux internautes, notamment. Personnellement, j'ai longtemps cru à l'influence de l'anglais. Mais aujourd'hui, je me dis qu'il faut faire un gros effort d'imagination pour se convaincre qu'on a pu, à partir de *grapevine*, aboutir à nos branches… Par ailleurs, parlant de traduction, la rareté de la vigne chez nous nous interdisait de traduire littéralement. « J'ai appris à travers la vigne » n'aurait pas été très vraisemblable. À défaut, nous nous serions donc raccrochés aux branches? Aucun des auteurs qui enregistrent l'expression ne parle de calque. Que ce soit Léandre Bergeron[4], Gaston Dulong[5], A. Clas et É. Seutin[6], A. Dugas et B. Soucy[7], Marie-Éva de Villers[8] ou Lionel Meney[9]. Deux dictionnaires « québécois** », le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (Robert, 1993) et le *Dictionnaire universel francophone* (Hachette, 1997), la donnent aussi. Mais seul ce dernier juge utile de préciser qu'il s'agit d'un québécisme.

D'après la première de ces sources, notre tournure aurait à peine trente ans. Mais comme en témoigne la citation de *François Duvalet*, elle est au moins cinquantenaire. De fait, elle est beaucoup plus vieille encore. Clas et Seutin donnent une source qui date du début du siècle dernier. Une conférence qu'un certain père Vincent-Pierre Jutras aurait prononcée en 1917! Hélas, pas moyen de mettre la main dessus. Mais le *Trésor de la langue française au Québec* vient à notre secours. Il cite une conférence lui aussi, de Louis-Philippe Geoffrion cette fois, qui date de 1928. Mais elle est tout aussi inaccessible que l'autre.

Heureusement qu'une linguiste était à l'affût. Ludmila Bovet[10] a retrouvé le texte de Geoffrion : « La locution *apprendre à travers les branches* au sens d'apprendre par ouï-dire, locution qui évoque sans doute les commencements de toute colonie dans les forêts de notre pays, n'est-elle pas aussi charmante qu'expressive? » Geoffrion en parle une première fois en 1927 (dans *Le Canada français*) et l'année suivante devant la

* Le féminin embrasse le masculin (pour une fois).

** La collaboration de deux Québécois – Jean-Claude Boulanger et Claude Poirier – à ces dictionnaires explique vraisemblablement la présence de la locution.

Société royale du Canada. Mme Bovet* a sans doute raison de dire qu'il « se plaisait à l'utiliser dans les discours qu'il prononçait devant les sociétés savantes ».

Aussi, on s'étonne qu'elle soit absente de ses délicieux *Zigzags autour de notre parler*. Est-ce qu'il en aurait découvert l'existence trop tard pour l'inclure dans l'un des trois volumes de ses *Zigzags*, parus entre 1924 et 1927? Que n'a-t-il publié un quatrième recueil? Il aurait eu le temps, puisqu'il n'est mort qu'en 1942. Dommage, mais comme diraient nos compatriotes anglophones, il ne sert à rien de pleurer sur le lait répandu… Perrette en sait quelque chose.

Le *Trésor* donne deux autres exemples, identiques, tirés des caricatures d'Albéric Bourgeois, *En roulant ma boule* : « d'après ce que j'ai entendu dire à travers les branches ». La première date de 1934 et la seconde, de 1944… Ce qui m'a amené à continuer mes recherches sur Internet, et j'ai fini par trouver une source qui nous permet d'affirmer que notre tournure est à peu près centenaire. Dans l'*Almanach Rolland* de 1914, on trouve un conte d'un certain A. Bourgeois : « Paraît qu'ils faisaient des grosses gages dans les factries, à ce qu'on entendait dire à travers les branches… » Il ne peut s'agir que du même Albéric.

Après tous ces exemples, qui s'étendent sur presque un siècle, on peut se demander s'il vaut la peine d'en ajouter d'autres. Il suffit de jeter un coup d'œil aux journaux pour en trouver. Néanmoins, je ne résiste pas à la tentation de vous en imposer un dernier, d'un ancien directeur du *Devoir* : « L'échéance de 1960 approche et on apprend à travers les branches, que la bisbille est prise dans la Ligue d'action civique[11]. » Et pourquoi pas un tout dernier, pour ajouter une note un peu impolitiquement correcte : « Petites filles, nous avions su – à travers les branches – que le pénis des hommes était proportionnel à leurs pieds[12]. »

Je termine en faisant deux vœux. Pour qu'on cesse de trouver à cette expression un petit air louche, il suffirait que les prochaines éditions du petit Larousse ou Robert l'enregistrent. Pour ce qui est du Robert, un premier pas vient peut-être d'être fait. Alain Rey, dans la deuxième édition de son *Dictionnaire historique de la langue française* (2010), la donne, avec cette explication : « Une locution expressive, au Québec, est *entendre à travers les branches*, (apprendre) de manière indirecte, par la rumeur. » On dirait presque qu'il a copié Geoffrion. Ce qui ne serait pas étonnant puisqu'il donne comme date d'origine… 1927.

Et mon second vœu. Après les *100 mots à sauver* (2004) de Bernard Pivot et les *101 mots à conserver du français d'Amérique* (2008) d'Hubert Mansion, je propose qu'on lance les *102 expressions québécoises à retenir* et je recommande qu'*à travers les branches* y figure. ■

Notes

1 Institut littéraire du Québec, 1954.

2 Georges Anglade, *Leurs jupons dépassent*, Lodyans, 2004.

3 Jean-Michel Caroit, *Le Monde*, 16.2.05.

4 *Dictionnaire de la langue québécoise*, VLB Éditeur, 1980.

5 *Dictionnaire des canadianismes*, Larousse, 1989.

6 *J'parle en tarmes*, Sodilis, 1989.

7 *Dictionnaire pratique des expressions québécoises*, Éditions Logiques, 1991.

8 *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec/Amérique, 1992.

9 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 2003.

10 « Autant en emporte le vent », *Québec français*, n° 91, 1993.

11 Gérard Filion, *Fais ce que peux*, Boréal, 1989.

12 Marguerite Constantineau, *Marie-Tendresse*, Fides, 1998.

Glanure

Le Pérou se dirige vers une présidentielle des plus indécises, avec cinq candidats **dans un mouchoir**, *et la montée en puissance du candidat de gauche nationaliste.*

Le Devoir, 29 mars 2011

* Je ne saurais trop vous recommander la lecture de cet article. Si je l'avais découvert avant, j'aurais peut-être renoncé à écrire le mien.

The Word Geek

Barbara McClintock

New words and novelties

A nonce word for 2010

The *New Oxford American Dictionary* has chosen Sarah Palin's *refudiate* as its 2010 Word of the Year. Since it is a nonce word, *refudiate* does not merit an entry in the dictionary. A nonce word is made up for one occasion and is not likely to be encountered again.[1] Everybody has their own list of top words, including David Letterman, whose top new word for 2010 was *palincoherent*.

The Word Geek's 2010 Word of the Year: *augmented reality*

Although the term *augmented reality* is believed to have been coined in 1990 by Thomas Caudell, an employee at Boeing, it has become popular in the last few years with the advent of smart phones.[2] Augmented reality (*réalité amplifiée / augmentée*) uses sensors to enhance the viewer's experience by overlaying information on a transparent background. Download an app called *Layar* onto your smart phone to provide you with information about a building you point your phone at, such as its history or its price if it is for sale.[3] Another example of augmented reality is the *head-up* or *heads-up display* (HUD) (*affichage tête haute*[4]), a transparent display that projects data in front of a pilot or a driver. Car makers are now bringing out new models with an integrated transparent display in car windshields called *enhanced vision technology*. Radar and infrared cameras inside and outside the car enhance the driver's day and night vision by projecting the edge of the road on the screen and highlighting animals and people at the side of the road.

New in 2011

The Accounting Standards Board of Canada has adopted the International Financial Reporting Standards (IFRS) (*Normes internationales d'information financière*), which will replace Canadian generally accepted accounting principles (GAAP) for all publicly accountable enterprises (*entreprises ayant une obligation publique de rendre des comptes*) other than pension plans, effective January 1, 2011.[5] The most up-to-date French terminology is found in Part I of the *CICA Handbook – Accounting* because the Translation Services of the Canadian Institute of Chartered Accountants is in charge of translating the standards.[6]

The CICA has harmonized its new French terminology with France and Belgium. *Audit* was the compromise reached by the three countries, replacing *vérification* (*audit*), and will be used in all related expressions: *procédure d'audit* (*auditing procedure*), *risque d'audit* (*audit risk*), *auditer* (*to audit*) and *auditeur* (*auditor*).

Some of the new French IFRS terminology is confusing, e.g. *anomalie*, *dérogation* and *écart*. In the new terminology, *anomaly* in English has become *exception* in French. *Anomalie* is the new translation for *misstatement*, replacing *inexactitude*. The former term *écart* (in confirmations) has been replaced by *divergence* (*exception* in English). *Dérogation* (in internal control) is now *écart* (*deviation* in English). Other changes include *revue* (*review*) and *significatif* (*material*). Consequently, the English *risk of material misstatement* is now *risque d'anomalies significatives*.[7]

Using the Université de Montréal's Diatopix 2.1 tool[8] to confirm word usage, I searched for *audit* and *auditeur* and discovered that these terms are used in all of the main French-speaking countries (Canada, France, Belgium, Switzerland and Luxembourg), but mainly in France. Google has a similar tool, called the Ngram Viewer. It shows the frequency of use of a term or name in digitized books on a timeline graph. Although fun to use, it currently stops at 2008, so it is of limited value for research on neologisms. In 2008, *vérification* was used significantly more often than *audit* in the French-speaking world according to the Ngram Viewer.

AWHFY? (Are we having fun yet?)

Text messaging, *texting* or *short message service* (SMS) is a trendy form of communication. FranceTerme proposes *minimessage* (2004); other equivalents include *texto* and *message texte*. I used the really addictive Diatopix 2.1 to compare the geographic distribution of the English terms and their French equivalents. This tool searches in Yahoo! in the main countries where the language is spoken. For English, they are Australia, Canada, Ireland, New Zealand, the United Kingdom and the United States of America. The results are very clear: *text message* is the winner in the English countries and *message texte* is the winner in the French countries.

Text messaging is short and phonetic and uses many abbreviations. My daughter sent me this text recently: "Merci pour los crêpos. N'oublie pas: carte-cado et vino. Je serai en retard faq, pick me up at Chatô [Châteauguay]." As you can see, we're a multilingual family!

In France text messaging is creeping into advertising to reach young people: *C CHIC* is a play both on *C'est chic* (It's chic) and the name of Citroën's C series cars. An ad designed to attract 18-29-year-olds by BNP Paribas has the slogan: TA + K ENTRER (*T'as plus qu'à entrer*, or you only have to come in).[9] ■

Sources

1 Kenneth G. Wilson, *The Columbia Guide to Standard American English*, Columbia University Press, 1993 as quoted in http://grammar.about.com/od/mo/g/noncewordterm.htm.

2 *Wired Magazine*, http://www.wired.com/gadgetlab/tag/augmented-reality/, quoted in Wikipedia, http://en.wikipedia.org/wiki/Augmented_reality.

3 *The Economist*, "It's a Smart World," http://www.economist.com/node/17388368.

4 *Vocabulaire de l'automobile : Des mots et des autos*, http://www.ccfa.fr/IMG/pdf/Motsauto2010DU21092010.pdf.

5 http://www.cra-arc.gc.ca/tx/bsnss/tpcs/frs/menu-eng.html.

6 http://ocaq.qc.ca/terminologie/affichage_bulletin.asp?ID=278.

7 http://www.servicas.com/images/cms/InfoCA1295_Terminologie_lexique.pdf.

8 Diatopix, http://olst.ling.umontreal.ca/~drouinp/diatopix/index.html.

9 *The Economist*, "Parlez-vous SMS?," http://www.economist.com/node/11412629.

Shale gas : gaz de schiste ou gaz de shale?

Mariette Grandchamp-Tupula

Depuis de nombreuses années, les langagiers et géologues canadiens sont partagés entre les termes *gaz de schiste* et *gaz de shale* pour rendre l'anglais *shale gas*. Comme le sujet est plus que jamais d'actualité au Québec, il devient impérieux de déterminer un équivalent français qui rallie tous les intéressés, ne serait-ce que du point de vue juridique.

Par définition, le terme anglais *shale* désigne une roche sédimentaire argileuse pouvant renfermer du gaz naturel, ce qui le distingue du schiste métamorphique (en anglais *schist*), qui a subi des transformations sous l'effet de la chaleur et ne renferme pas de ressources gazières. Quant au terme français *schiste*, il peut désigner une roche métamorphique ou une roche sédimentaire. Ce n'est que dans ce dernier type de schiste qu'il y a présence de gaz naturel. Le terme *shale gas* peut donc se rendre par **gaz de schiste** sans autre précision, le schiste sédimentaire étant le seul qui puisse renfermer du gaz. Inutile donc de se rabattre en français sur l'emprunt du terme *shale*, que certains considèrent d'ailleurs comme un affreux anglicisme.

Voici donc, pour résumer, les équivalents recommandés par le Bureau de la traduction pour rendre le terme *shale gas*, de même que les principales déclinaisons terminologiques qui gravitent autour de ce terme :

- *shale gas* : **gaz de schiste**
- *gas shale*; *gas-bearing shale* : **schiste gazéifère**
- *shale* : **schiste** (tout court, lorsqu'il est implicite en contexte de ressources gazières qu'il s'agit d'une roche de type sédimentaire); **schiste sédimentaire**; **schiste argileux** (s'il est nécessaire de le distinguer du schiste de nature métamorphique)
- *schist* : **schiste**; **schiste métamorphique** (s'il est nécessaire de le distinguer d'avec le schiste de nature sédimentaire) ■

Bibliographie sommaire

Commission générale de terminologie et de néologie. *Vocabulaire du pétrole et du gaz : Termes, expressions et définitions publiés au* Journal officiel, 2007.

Khalatbari, Azar. « La ruée vers le gaz de schiste », *Sciences et Avenir*, nº 767, janvier 2011.

Le grand Larousse universel, 1991.

Le grand Robert de la langue française, 2011.

Office national de l'énergie. *Glossaire*, http://www.neb.gc.ca/clf-nsi/rnrgynfmtn/nrgyrprt/nrgyftr/2007/nrgyftr2007glssry-fra.html.

Office québécois de la langue française. *Rapport-synthèse : schiste et gaz de schiste*, 2011.

Vially, Roland. « Le gaz naturel : condamné ou relancé ? », *Pour la Science*, nº 69, décembre 2010.

Grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle : la mère et la fille

Marise Guay

Cet article est le deuxième d'une série de quatre sur la nouvelle grammaire.

Mes genoux claquent sous mon pupitre. Je suis en quatrième année et c'est le jour du mini-test de grammaire. Angoisse. Mon enseignante, Monique, appelle mon nom. Je me lève, la gorge sèche. Je récite la règle apprise par cœur la veille : « Les verbes du 1er groupe à l'impératif présent ne prennent jamais de *s* final à la 2e personne du singulier. » Je me rassois, soulagée de voir le visage satisfait de Monique.

Cette scène vous rappelle des souvenirs? Nous sommes nombreux à avoir appris la grammaire à coup de séances de mémorisation et de trucs mnémotechniques comme *mais où est donc Carnior*. Toutes ces leçons étaient bien abstraites dans nos têtes d'enfants. Exit la compréhension! Même si les méthodes ont changé, beaucoup de parents se plaignent aujourd'hui de la nouvelle grammaire enseignée à leurs enfants. Difficile de s'y retrouver, disent-ils, c'est tellement différent! En réalité, les grammaires d'hier et d'aujourd'hui sont aussi différentes qu'une mère et sa fille peuvent l'être, car la deuxième est née de la première. Examinons ce que cette nouvelle génération a de particulier de par ses changements et ses nouveautés.

La grammaire se transforme

Les grammaires traditionnelles utilisaient surtout des définitions s'appuyant sur le sens (sémantiques) pour définir les notions grammaticales. Par exemple, dans une grammaire scolaire, on définissait le verbe comme suit :

> Dans la phrase, le verbe sert à exprimer une action et à attribuer une caractéristique à un sujet.

- Lili **bouge** beaucoup grâce à ses cours de danse. (action)
- Lili **est** sportive et peut traverser le lac à la nage. (caractéristique)

Ce type de définitions pose un problème : des études ont montré que si l'on demande à un élève de lire la définition et les exemples, puis de repérer les verbes dans d'autres phrases, il y arrive mieux si les phrases ressemblent aux exemples. C'est donc dire que, pour comprendre, il utilise davantage les exemples que la définition. Convenons-en, il serait difficile d'expliquer, en se fondant sur une définition uniquement sémantique, pourquoi des mots comme *danse* et *nage* sont ici des noms et non pas des verbes.

En nouvelle grammaire, on conserve la définition sémantique. Cependant, afin que l'élève dispose de plusieurs outils pour identifier les mots, on utilise aussi les définitions axées sur la forme (morphologiques) :

> Le verbe est le mot qui change le plus, car il se conjugue. Sa forme change selon le moment qu'il exprime et le sujet.

- Aujourd'hui, je **chante** une nouvelle chanson. (présent de l'indicatif, sujet à la 1re personne du singulier)

On ajoute aussi une définition fondée sur l'utilisation du mot dans la phrase (syntaxique) :

> Pour repérer un verbe conjugué, on l'encadre par ***ne… pas*** ou ***n'… pas***.

- Germain viendra en camping. – Germain **ne** viendra **pas** en camping.

Au cœur de la grammaire, la phrase P

En nouvelle grammaire, la notion fondamentale n'est plus le mot, comme l'enseignent plusieurs grammaires traditionnelles, mais bien la *phrase de base* (*phrase P* ou simplement *P*). La phrase P est décrite comme une unité syntaxiquement autonome et contenant deux groupes fonctions obligatoires : le groupe du sujet (GS) et le groupe du verbe (GV) – dans cet ordre – et accessoirement un groupe du complément de phrase (GCP). La phrase P est déclarative, affirmative, active, neutre et personnelle, c'est-à-dire qu'elle n'a subi aucune transformation, contrairement à une phrase interrogative ou négative par exemple. La phrase P est ce qu'on pourrait appeler l'*étalon* en nouvelle grammaire.

En outre, la majorité des gens savent reconnaître à l'oreille, avant même de savoir écrire, une phrase bien structurée dans leur langue maternelle par rapport à une phrase mal construite.

- Les ouvriers travaillent sur la route. (≠ travaillent sur la route les ouvriers)

Le GS et le GV sont liés syntaxiquement par un accord (j'utilise les accolades pour illustrer ce lien entre les groupes).

- **[**Les enfants**]** **}}** **[**dînent**]**.

On ne décrit jamais la phrase P comme une suite de mots commençant par une majuscule et se terminant par un point, car il s'agit d'une définition graphique qui n'aide pas vraiment l'élève à comprendre le fonctionnement de la phrase.

Dans la phrase P, les groupes

Afin de bien faire les accords, l'élève doit savoir reconnaître les groupes de mots liés par le sens à l'intérieur d'une phrase. Il doit d'abord reconnaître les groupes des classes de mots : le groupe du nom (GN) et le groupe du verbe (GV), ensuite le groupe de l'adjectif (GAdj), le groupe de la préposition (GPrép) et le groupe de l'adverbe (GAdv). Chaque groupe de mots est formé d'un noyau et de ses expansions, c'est-à-dire les mots qui en dépendent. Par exemple, le nom est le noyau du groupe du nom, et ses expansions sont les déterminants, les adjectifs, etc.

- Les garçons gourmands (noyau : *garçon*s, expansions : *les* et *gourmands*)

Enfin, l'élève apprend à reconnaître les groupes des fonctions (GS, GV, GCP). Ces derniers sont également formés d'un noyau et de ses expansions. Par exemple, le noyau du GV est le verbe et ses expansions, ses compléments.

- Finis ton assiette! (noyau : *finis*, expansion : *ton assiette*)

L'élève, qu'on entraîne à lier les mots qui forment des groupes, comprend mieux quand il lit. Devant une phrase longue, il a les réflexes nécessaires pour la traiter. Ainsi, en accordant beaucoup d'importance aux groupes de mots, la nouvelle grammaire permet à l'élève d'acquérir plusieurs compétences et d'éveiller sa conscience aux structures du français.

GS GV
- **[**Les enfants de mon frère**] }} [**dînent dans le jardin**]**.

En déterminant que le GS *les enfants de mon frère* a comme noyau *enfants*, l'élève peut dire que le verbe du GV *dînent dans le jardin* s'accorde à la troisième personne du pluriel puisque son sujet est *enfants* et non pas *frère*.

Les classes de mots

Ce qu'on appelait auparavant « nature des mots » et « parties du discours » se nomme maintenant « classes de mots ». Étant donné qu'un mot n'a pas toujours une nature bien à lui (p. ex. *fort* peut être adjectif et adverbe) et qu'il peut jouer différents rôles dans une phrase, on a adopté un terme plus neutre. On arrive à classer un mot en examinant sa position dans une phrase ou dans un groupe de mots, son rapport avec les autres mots et ses possibilités d'agencement.

La proposition et la phrase

La notion de phrase est plus concrète pour l'apprenant que celle de proposition. On a donc laissé tomber le terme *proposition*. La *phrase principale*, ou *matrice*, est syntaxiquement autonome et contient les deux éléments obligatoires de la phrase P : le GS et le GV. On lui ajoute une phrase subordonnée introduite par un subordonnant (conjonction ou pronom relatif) ou une phrase coordonnée ou juxtaposée. Certains ouvrages de la nouvelle grammaire s'en tiennent à deux types de phrases : la principale et la subordonnée. Dans ce cas, en présence d'une phrase juxtaposée ou coordonnée, on dit qu'une phrase contient plusieurs phrases principales.

Le donneur et le receveur

En nouvelle grammaire, le pronom et le nom sont des donneurs d'accord (d), tandis que le déterminant, l'adjectif et le verbe sont des receveurs (r). En effet, le déterminant et l'adjectif reçoivent leur genre et leur nombre du pronom ou du nom, et le verbe reçoit d'eux la personne et le nombre.

r d r r r
- Les enfants studieux sont récompensés.

La grammaire s'enrichit

La nouvelle grammaire intègre le texte et le lexique, qui sont considérés comme des éléments grammaticaux à part entière, au lieu d'en laisser l'enseignement à la discrétion du programme scolaire en vigueur. On part du principe qu'en produisant des textes et en élargissant son vocabulaire, l'élève s'approprie la langue, ce qui active ses capacités métalinguistiques, essentielles dans l'apprentissage de la grammaire.

La grammaire du texte

La grammaire du texte présente le thème (information connue) et le propos (nouvelle information), ainsi que la façon dont on doit faire alterner l'information connue et l'information nouvelle dans le texte pour aider le destinataire à comprendre. Elle se penche aussi sur les éléments de cohérence du texte, tant du point de vue de l'auteur que du lecteur. Ainsi, l'élève est exposé très tôt à l'importance du destinataire dans le processus de communication et à la nécessité de lui faciliter la lecture, dans le cas de textes écrits.

On lui enseigne que l'un des objectifs de la communication est de transmettre de l'information par la production d'un discours ou d'un texte écrit cohérent, et que pour y parvenir, il gagne à comprendre les phénomènes grammaticaux entre les phrases :

- la progression de l'information;
- la reprise de l'information;
- le lien entre les phrases.

▶ Suite à la page 21

À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Jean Delisle

Translation: Geoffrey McGuire

John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (I)

Indianisation d'un futur interprète

Le jeune Tanner a neuf ans en 1789 lorsqu'un Chaouanon le capture sur la ferme de son père, un ancien pasteur établi sur les rives de l'Ohio, dans le Kentucky. Selon la coutume, l'Indien offre le captif à sa femme éplorée par la mort de son fils. L'adoption rituelle de substitution se pratiquait chez les Amérindiens bien avant l'arrivée des Européens. Il ne manque pas de cas de Blancs, enlevés puis adoptés, ayant exercé le métier d'interprète par la suite. C'est le cas de John Tanner, comme nous le verrons. Plusieurs interprètes, également, sont passés par le cérémonial de l'adoption après avoir été kidnappés au cours d'une mission. Cela faisait partie des risques du métier à l'époque.

Renommé Shawshawwabenase (la Buse) et astreint à de durs travaux, l'enfant subit pendant deux ans les mauvais traitements de son père adoptif, qui le brutalise et le tue presque en lui assénant sur la tête un coup de tomahawk simplement parce qu'il s'était endormi sous le poids de la fatigue en accomplissant ses tâches. Une vieille Outaouaise investie de l'autorité d'un chef le tire de cet enfer en l'achetant en échange de barils de whisky, de couvertures et de tabac. Elle l'emmène vivre sur les bords du lac Huron, à la baie Saginaw, au nord-ouest de Detroit, puis, deux ans plus tard, à la rivière Rouge, au Manitoba, pays de son mari, un Sauteux. John Tanner passera une trentaine d'années dans cette région et celles du lac La Pluie et du lac des Bois, à la frontière actuelle du Manitoba, de l'Ontario et du Minnesota. Les circonstances tragiques de sa vie feront de lui un observateur privilégié de la culture amérindienne.

L'« indianisation »

Considérant comme nulles ses chances d'échapper à ses ravisseurs, Tanner prend le parti de s'intégrer à son nouveau milieu de vie et abandonne l'idée de fuir. Il vit à la dure et fait ses classes, pour ainsi dire, à l'école du nomadisme aux côtés de sa deuxième mère adoptive, Netnokwa, qui le traite avec bonté. Le nouveau venu doit rivaliser d'adresse avec les hommes du clan. Au fil des années, il maîtrise les techniques de pêche et de chasse dans les forêts du nord et la façon de traquer le bison dans les plaines de l'Ouest. Plus il ressemble

John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (I)

The "Indianization" of a future interpreter

The Tanner boy was nine years old in 1789 when he was captured by a Shawnee warrior on the farm of his father, a former preacher who had settled on the banks of the Ohio River in Kentucky. By custom, the Indian offered the captive to his wife, who was mourning the death of her son. Ritual substitution adoption was practised among Amerindians long before the Europeans arrived. Many a white who was abducted and adopted later worked as an interpreter; this was true of John Tanner, as we shall see. Conversely, a number of interpreters were ceremonially adopted after being abducted during a mission. It was an occupational hazard at the time.

Tanner was renamed Shaw-shaw-wa-be-na-se, meaning "the falcon," and was subjected to hard labour. For two years, he was mistreated by his adoptive father, who battered him and nearly killed him with a tomahawk blow to the head just because he had given in to fatigue and fallen asleep while doing his work. An old Ottawa woman vested with the authority of a chief rescued him from this hell, buying him in exchange for barrels of whisky, blankets and tobacco. She took him to live with her on the shores of Saginaw Bay (Lake Huron), northwest of Detroit, and two years later, to Red River country in Manitoba, the home of her Saulteaux husband. For three decades, Tanner moved about this region, as well as the regions of Rainy Lake and Lake of the Woods at the current border of Manitoba, Ontario and Minnesota. The tragic circumstances of his life would make him a first-hand observer of Amerindian culture.

"Indianization"

Believing he had no hope of escaping from his captors, Tanner decided to become a part of his new environment and gave no more thought to fleeing. He lived rough and was schooled, so to speak, in the art of nomadic life at the side of his second adoptive mother, Netnokwa, who treated him kindly. The newcomer had to become as resourceful as his adoptive clansmen. Over the years, he mastered the techniques of fishing and hunting in the northern forests, as well as the art of tracking bison on the western plains.

aux Indiens, plus il s'élève dans leur estime. Il en vient même à acquérir l'autorité et le prestige d'un chef.

Immergé dans son nouveau milieu de vie, John Tanner apprend par osmose l'outaouais et le sauteux – la langue du commerce. Il découvre de l'intérieur les mœurs des Amérindiens, leurs croyances religieuses, leurs rituels et leurs superstitions. Il assimile aussi les valeurs auxquelles ils attachent le plus de prix : courage, force et endurance physique, hospitalité, générosité, sens du partage, solidarité. Comme ses frères d'adoption, il apprend à cacher ses émotions et développe l'esprit de vengeance qui le pousse à appliquer la loi du talion et à se faire justice lui-même.

Tanner assiste au cours de ses trente années de captivité et d'aventures à la transformation du mode de vie des Autochtones qui, de chasseurs-cueilleurs, se font pourvoyeurs de fourrures pour les trafiquants auprès de qui ils se procurent des armes à feu, des articles de la vie courante et surtout la terrible « eau de feu ». Tanner vit brutalement la rencontre des cultures, le choc des valeurs et des codes moraux. La malhonnêteté des marchands sans scrupules qui exploitent honteusement les Indiens lui répugne. S'il accepte de se mettre à leur service pour gagner sa vie, il refuse, par principe, de troquer des pelleteries contre du whisky. Il connaît les effets dévastateurs des beuveries qui, trop souvent, – il en a été témoin maintes fois –, se transforment en violentes tueries.

John Tanner a relaté en 1828 au Dr Edwin James (1797-1861) les mille et une péripéties de sa vie aventureuse en territoire amérindien*. Ce scientifique – il est aussi géologue et botaniste – avait participé en 1820 à l'expédition du major Stephen Long qui, parti de Pittsburgh, atteignit les montagnes Rocheuses. Tanner l'a aidé à perfectionner sa connaissance du sauteux.

Avec les années, l'Indien blanc se mue en vagabond sans foi ni loi. Il vit la plupart du temps dans le plus grand dénuement, le lot de bien des nomades. Il lui arrive d'avoir à tuer ses chiens pour nourrir sa famille ou ne pas mourir de faim durant une expédition de chasse. Plus d'une fois, Tanner a frôlé la mort. On l'a battu, assommé, poignardé et blessé par balle. À plusieurs reprises, il a failli se noyer et périr de froid ou d'inanition. Dans un moment de profond découragement, il a même tenté de mettre fin à ses jours.

* *A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner, (U. S. Interpreter at the Saut de Ste. Marie,) during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America* (New York, 1830; réédition, Minneapolis, 1956). En 1835, une traduction française paraît à Paris et, en 1840, une version allemande à Leipzig. En 1983, une professeure retraitée du Département d'histoire de l'UQAM, Pierrette Désy, publie une retraduction du récit chez Payot, à Paris, sous le titre : *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa* (accessible gratuitement sur Internet).

The more he became like the Indians, the greater was their esteem for him. In time, he came to enjoy all the authority and prestige of a chief.

Immersed in his new environment, John Tanner learned to speak Ottawa and Saulteaux—the language of trade—as if by osmosis. He discovered Amerindian customs, religious beliefs, rituals and superstitions from the perspective of an insider, assimilating their most cherished values of courage, strength, physical endurance, hospitality, generosity, sharing and solidarity. Like his brothers by adoption, he learned to conceal his emotions and developed a spirit of vengeance, which drove him to apply the law of retaliation and mete out his own justice.

During his 30 years of captivity and adventure, Tanner witnessed a transformation in the Aboriginal way of life. Once hunter-gatherers, the Amerindians were becoming suppliers for the fur traders, who gave them firearms, everyday goods and above all the terrible "fire water." For Tanner, the meeting of cultures and the clash of values and moral codes was a shocking experience. He was disgusted by the dishonesty of the unscrupulous traders who shamefully exploited the Indians. Though he agreed to work for them to make a living, he refused on principle to barter furs for whisky. He knew the devastating effects of drinking binges, which—as he had witnessed many a time—too often ended in violent killings.

In 1828, John Tanner recounted the myriad events of his adventurous life in Indian country to Dr. Edwin James (1797–1861).* This scientist, who was also a geologist and a botanist, had been part of the 1820 expedition of Major Stephen Long, who set out from Pittsburgh and got as far as the Rocky Mountains. Tanner helped him improve his knowledge of Saulteaux.

Over the years, Tanner became a lawless vagabond. Most of the time he lacked the basic necessities of life—the lot of many a nomad. On occasion, he had to slaughter his dogs to feed his family or to keep from starving during a hunting expedition. Tanner narrowly escaped death on more than one occasion. He was beaten, knocked unconscious, stabbed and shot. Several times, he came close to drowning and freezing or starving to death. In a moment of deep despair, he even attempted suicide.

* *A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner, (U. S. Interpreter at the Saut de Ste. Marie,) during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America* (New York, 1830; reprint, Minneapolis, 1956). In 1835, a French translation appeared in Paris, and in 1840, a German version appeared in Leipzig. In 1983, a retired professor in UQAM's history department, Pierrette Désy, published a new translation of the narrative through Payot in Paris with the title *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa* (available free of charge on the Internet).

À la longue, ces dures conditions de vie font naître en lui le désir de s'en sortir. Mais comment y parvenir? Ne sachant ni lire ni écrire, il ne peut espérer devenir marchand de fourrures. Le sédentarisme exerce peu d'attrait sur lui. Il se voit mal cultiver la terre ou s'astreindre à un travail « monotone » de commis dans un comptoir de traite. Son tempérament ne le prédispose pas à ce genre d'occupations. Jaloux de sa liberté et foncièrement tourné vers l'action, cet homme des bois tient plus que tout à préserver son indépendance.

L'interprétation : espoir de libération

Un jour, il fait la connaissance d'un interprète outaouais ayant passé dix ans dans les Rocheuses et beaucoup fréquenté les Blancs. Cet interprète le renseigne sur les différentes façons de gagner sa vie. « Selon lui, la seule solution conforme à mes habitudes et à mes qualifications consistait à adopter le métier d'interprète[1]. » L'idée germe dans son esprit et lui apparaît comme un bon moyen de réintégrer la « civilisation ». Mais il y a encore loin de la coupe aux lèvres.

Tanner a toujours eu de bons rapports avec les interprètes que le hasard a mis sur sa route. L'un d'eux, au service d'un marchand de la Compagnie du Nord-Ouest, avait refusé de collaborer avec son patron véreux pour voler les ballots de fourrures que Tanner destinait à un marchand de la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) lui ayant fait crédit. Après une bagarre au couteau avec le marchand, Tanner ramasse ses peaux de fourrures et les attache ensemble avec l'aide de l'interprète sous le regard furibond du marchand aviné. À une autre occasion, il fait équipe avec un interprète et va chasser le bison afin d'approvisionner en pemmican des employés de la CBH. Les conseils de l'interprète Charles G. Bruce, qui avait beaucoup voyagé, lui sont fort utiles pour planifier son retour aux États-Unis. Cet interprète le traite toujours de façon « amicale et hospitalière » et l'héberge dans son wigwam pour le protéger contre ceux qui cherchent à attenter à sa vie.

John Tanner

Tanner se résout à quitter la société indienne lorsqu'il sent grandir à son égard l'animosité des membres de son clan, sa belle-mère et sa femme y compris. Sa vie est menacée. Il faut dire qu'il n'hésite pas à critiquer les présumées prophéties et divinations d'un pseudo-messie qui exerce une grande influence au sein du groupe. Ce prophète autoproclamé le rendait responsable, entre autres, de la mort d'enfants. Aiskawbawis, c'est le nom de cet hurluberlu, avait convaincu tous les membres du groupe que le Grand Manitou avait fait de lui le mandataire de ses volontés. Tanner est le seul à oser le confronter ouvertement et à démasquer ses supercheries. Ses attaques répétées contre l'imposteur lui attirent l'hostilité de son entourage.

Over time, these harsh conditions awakened in him a desire to escape from this agonizing, precarious existence. But how? Being unable to read or write, he could not hope to become a fur trader, and he had little interest in settling down. He could not see himself taking up farming or forcing himself to work a dull clerk's job at a trading post. Given his temperament, he was ill-suited to this kind of work. Jealous of his liberty and fundamentally action-oriented, this woodsman wanted more than anything else to preserve his independence.

Interpretation: A path to liberty

One day, he met an Ottawa interpreter who had spent 10 years in the Rockies and had had considerable contact with whites. The interpreter told him about the various ways of making a living. According to Tanner, "[t]here was but one situation exactly adapted to my habits and qualifications, that of an interpreter."[1] The idea took root in his mind and seemed to him a good way of returning to "civilization." But there was still a long way to go.

Tanner had always enjoyed good relations with the interpreters he had chanced to meet in his travels. One of them, in the service of a trader in the North West Company, had refused to help his own crooked boss steal the fur packs Tanner was taking to a trader at the Hudson's Bay Company (HBC) who had given him credit. After a knife fight with the trader, Tanner gathered up the fur skins and tied them together with the help of the interpreter as the drunken trader looked on in fury. On another occasion, he had teamed up with interpreter Charles G. Bruce to go bison hunting in order to supply HBC employees with bison pemmican. Bruce had traveled widely and gave Tanner advice that proved very useful in planning his return to the United States. This interpreter always treated him in a "friendly and hospitable manner" and gave him shelter in his wigwam from would-be assassins.

Tanner decided to leave Indian society in response to the growing animosity towards him on the part of the clan, including his mother-in-law and his wife. His life was in danger. It bears mentioning here that he made no bones about criticizing the so-called prophecies and divinations of a false messiah named Aiskawbawis who was exerting great influence within the group. The self-proclaimed prophet made Tanner out to be responsible for the death of children, among other things. What is more, this crank had convinced all the members of the group that the Great Spirit had made him agent of its will. Tanner was the only one who dared confront Aiskawbawis openly and expose his deceptions. His repeated attacks against the impostor earned him the enmity of those around him.

Au sujet de cet épisode particulièrement difficile de sa vie, il confie au Dr James : « J'en étais au point où je n'avais ni l'envie de rester avec les Indiens ni celle d'épouser une autre femme[2]. » Il avait épousé deux Autochtones « à la façon du pays », c'est-à-dire sans formalités contractuelles ni liens irrévocables, et avait eu trois enfants avec chacune d'elles. Seul au milieu des bois avec les trois jeunes enfants de son second mariage, il ploie sous le fardeau des tâches à accomplir. Il lui faut :

> préparer les peaux d'orignal, coudre mocassins et mitasses, couper le bois, faire la cuisine pour toute la famille et fabriquer les raquettes, etc. À la longue, se plaint-il, tous ces travaux domestiques m'empêchaient de chasser normalement et il nous arrivait de manquer de vivres. La nuit, je vaquais aux soins du ménage; à l'aube, j'allais couper du bois, ensuite je veillais à toutes les tâches dont j'ai parlé […]. Cet hiver-là, je passai beaucoup de nuits blanches[3]…

Être, en forêt, parent monoparental, nomade et nécessiteux relève de l'exploit.

Par ailleurs, les Métis au service des « Nor'Westers » lui en veulent terriblement, eux aussi, d'avoir collaboré avec l'aide de l'interprète Louis Nolin de la CBH à la prise du fort Douglas situé au confluent des rivières Rouge et Assiniboine (Winnipeg). À leurs yeux, il n'est rien de moins qu'un transfuge et un traître. Poussés par le désir de se venger, ils cherchent à l'attirer dans un guet-apens, mais leur projet avorte.

Un juge de Québec du nom de William B. Coltman parle de John Tanner en termes élogieux à lord Selkirk. Cet aristocrate écossais, qui contrôle la CBH, tente d'établir dans la vallée de la rivière Rouge une colonie de fermiers écossais afin de développer cette région sous la protection de la Compagnie. Cette initiative vise à contrecarrer les activités de la Compagnie du Nord-Ouest. Lord Selkirk s'intéresse au personnage singulier et fascinant de Tanner dont le triste destin ne manque pas de l'émouvoir.

> Cet homme, lui dit le juge Coltman, a guidé vos hommes en plein hiver depuis le lac des Bois. Il a aussi hautement contribué, par de grandes prouesses et au péril de sa vie, à la capture du fort. Tout cela, il l'a fait pour la somme dérisoire de quarante dollars. Le moins qu'on puisse faire est de doubler cette somme et de lui assurer une rente annuelle de vingt dollars, à titre viager[4].

Lord Selkirk accepte cet arrangement et promet en outre à Tanner de l'aider à retrouver sa famille. Lorsqu'il quitte le Canada, le Britannique passe par les États-Unis, à ses risques et périls, – la guerre de 1812 est encore bien présente dans les mémoires – et, fidèle à sa promesse, retrouve la famille de Tanner au Kentucky.

Concerning this particularly difficult episode of his life, he confided to Dr. James that "[a]t present, I had no inclination, either to remain with the Indians, or to take another wife."[2] He had married two Aboriginal women *à la façon du pays* (according to the custom of the country), that is to say, without contractual formalities or binding ties and had had three children with each of them. Alone in the woods with the three young children from his second marriage, his duties became too much for him to bear. He complained, saying:

> I dressed moose skins, made my own moccasins and leggins, and those for my children; cut wood and cooked for myself and my family, made my snow shoes, etc. etc. All the attention and labour I had to bestow about home, sometimes kept me from hunting, and I was occasionally distressed for want of provisions. I busied myself about my lodge in the night time. When it was sufficiently light, I would bring wood, and attend to other things without; …. For nearly all the winter, I slept but a very small part of each night.[3]

Being a single parent in need living a nomadic life style in the woods is no small feat.

Moreover, the Metis in the service of the Nor'Westers were also furious with him for having participated in the capture of Fort Douglas at the confluence of the Red River and the Assiniboine River (Winnipeg) with the help of interpreter Louis Nolin of the HBC. In their eyes, he was nothing less than a renegade and a traitor. Driven by the desire for revenge, they sought to lure him into an ambush but were unsuccessful.

A judge from Quebec City by the name of William B. Coltman spoke of John Tanner in glowing terms to Lord Selkirk. This Scottish aristocrat, who controlled the HBC, was trying to establish a colony of Scottish farmers in the Red River Valley to develop the region under the protection of the Hudson's Bay Company. The initiative was intended to counter the activities of the North West Company. Selkirk took an interest in the singular and fascinating person of Tanner and was moved by his sad fate.

> "This man," said [Judge Coltman], "conducted your party from the Lake of the Woods hither in the winter season, and performed a very important part in the taking of this fort, at the expense of great labour, and at the hazard of his life, and all for the sum of forty dollars. The least you ought to do is to make his forty dollars eighty, and give him an annuity of twenty dollars per year for life."[4]

Selkirk agreed to this arrangement and also promised to help Tanner find his family. On leaving Canada, Selkirk travelled by way of the United States—at great risk and peril to himself, as he was a British subject and the War of 1812 was still fresh in people's memories—and true to his word, he located the Tanner family in Kentucky.

Un retour difficile

Impatient de revoir les siens après une absence de trente années, Tanner quitte le Canada en 1819. Chemin faisant, il s'arrête à Detroit chez le gouverneur du Michigan, Lewis Cass. Ne sachant plus parler anglais, il lui est impossible de converser directement avec lui; il lui faut l'aide d'un interprète. Après avoir entendu le récit de sa captivité, le gouverneur lui offre des vêtements et le loge chez son interprète.

Lorsqu'il revoit sa terre natale, c'est encore avec le secours d'un interprète qu'il communique avec les membres de sa famille. Mais il a du mal à s'adapter à son nouveau cadre de vie. Il se rend compte, par exemple, que dormir dans une maison le rend malade. Aussi, le soir, quand on l'invite à passer à table, il préfère prendre congé de ses hôtes et se réfugie dans les bois pour y faire cuire sa viande et y passer la nuit sous un abri de fortune[5]. Quand il est parmi les Blancs, toutefois, il délaisse sa tenue indienne et s'habille comme eux. On peut penser que c'est au cours de ces années qu'il réapprend l'anglais.

Mais Tanner ne tient pas en place. En 1823, il retourne dans le Nord-Ouest pour réclamer la garde des enfants de son premier mariage. Sa femme refuse de les laisser partir et complote même pour le faire assassiner. En remontant les rapides de la rivière Maligne, à l'est du lac La Pluie, le voyageur est la cible d'un Indien soumis à l'influence maléfique du « prophète » Aiskawbawis. La première balle du tireur embusqué rate sa cible et siffle au-dessus de la tête de Tanner, assis dans son canot. Une seconde l'atteint, lui fracasse les os du coude et se loge près des poumons. Au prix de pénibles efforts, le blessé réussit à regagner le rivage. La douleur lui fait perdre connaissance à quelques reprises.

Des Blancs remontant la rivière l'aperçoivent de leur canot et lui portent secours. Deux jours plus tard, Tanner parvient à extraire de sa chair le tendon de daim d'une dizaine de centimètres que le tireur avait inséré dans la balle. Grâce aux propriétés désinfectantes de l'écorce de merisier, remède bien connu des Indiens, et aux soins prodigués par un médecin, Tanner survit et se rétablit une fois de plus. On dit que les chats ont sept vies; Tanner semble en avoir eu bien davantage. Cette grave blessure le handicape pour le reste de sa vie et met fin à sa carrière de chasseur. Il ne reverra jamais sa femme ni les enfants nés de son premier mariage. Abandonné de tous et réduit aux dernières extrémités de la misère, il quitte le territoire canadien où sa vie est désormais menacée. Plus que jamais, l'interprétation lui apparaît comme sa seule chance de salut.

En 1824, il se rend à Michilimackinac dans l'espoir de se faire engager comme interprète auprès de l'agent des Affaires indiennes, le colonel George Boyd, qui « avait exprimé à plusieurs reprises, confie-t-il, le vœu de me voir rattaché à ce poste (dès que j'aurais acquis les notions d'anglais nécessaires pour remplir adéquatement les charges)[6] ». Hélas, il arrive trop tard : le poste est déjà pourvu. On lui propose

A difficult homecoming

Eager to see his family after an absence of 30 years, Tanner left Canada in 1819. Along the way, he stopped in Detroit at the home of Michigan Governor Lewis Cass. Having lost his English over the years, he was unable to converse with the Governor directly; he needed the help of an interpreter. After hearing the story of his captivity, the governor gave Tanner clothing and had him stay with his interpreter.

When he reached his native land, Tanner still needed the help of an interpreter to communicate with his family. But he had trouble adjusting to his new surroundings. For example, he discovered that sleeping in a house made him ill. Also, when he was invited to sit down for supper, he preferred to take leave of his hosts and seek refuge in the woods, where he would cook his meat and spend the night under a makeshift shelter.[5] When he was among whites, however, he would put away his Indian attire and dress like them. Presumably, it was during these years that he relearned English.

But Tanner needed to move on. In 1823, he returned to the Northwest to claim custody of his children from his first marriage. His wife refused to let them go and even conspired to have him killed. Paddling up the rapids of the Maligne River, east of Rainy Lake, Tanner came under fire from an Indian under the evil influence of the "prophet" Aiskawbawis. The first shot missed its target and whistled over Tanner's head as he sat in his canoe. The second shot hit him, shattering his elbow bones and becoming lodged near his lungs. Only with great effort did he manage to reach the river's edge. The pain caused him to lose consciousness several times.

Some whites travelling upstream spotted him from their canoe and came to the rescue. Two days later, Tanner managed to pull out of his arm the approximately 10-centimetre piece of deer sinew that the shooter had inserted into the bullet. Thanks to the care of a physician and the antiseptic properties of chokecherry bark, a remedy well known to the Indians, Tanner survived and recovered once more. It is said that cats have nine lives; Tanner seems to have had many more. This serious injury would prove to be a handicap to him for the rest of his life and put an end to his career as a hunter. He would never again see his wife or the children from his first marriage. Forsaken by all and reduced to the lowest ebb of misery, he left the Canadian territory, where his life was now in danger. More than ever before, he saw interpretation as his only chance of salvation.

In 1824, he went to Michilimackinac in hopes of being hired as an interpreter by the Indian agent, Colonel George Boyd, who had "very often expressed a wish that I should do so, whenever I had acquired such a knowledge of the English language, as would qualify me to discharge the duties of that situation."[6] Unfortunately, he arrived too late: the position had already been filled. It was suggested he work as a striker

d'être batteur dans une forge, mais ce travail répétitif ne l'intéresse pas. Son rêve de devenir interprète s'étant évanoui, il offre au gérant de l'American Fur Company de guider les trafiquants en territoire indien. Il reste au service de cette compagnie une quinzaine de mois, puis va s'établir à Sault-Sainte-Marie.

À suivre… ■

Notes

1 John Tanner, *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa : récit de John Tanner*, recueilli par Edwin James, présentation, traduction, bibliographie et analyse ethnohistorique, Pierrette Désy, Payot, 1983, p. 202.

2 *Ibid*., p. 244.

3 *Ibid*.

4 *Ibid*., p. 258.

5 *Ibid*., p. 281.

6 *Ibid*., p. 291.

in a forge, but such repetitive work did not interest him. Now that his dream of becoming an interpreter had been shattered, he reached an agreement with the agent of the American Fur Company to guide the traders through Indian country. He remained in the service of this company for about 15 months, then went to settle in Sault Ste. Marie.

To be continued… ■

Notes

1 John Tanner, *A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner, (U. S. Interpreter at the Saut de Ste. Marie,) during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America.* (New York: Edwin James ed., 1830), p. 171.

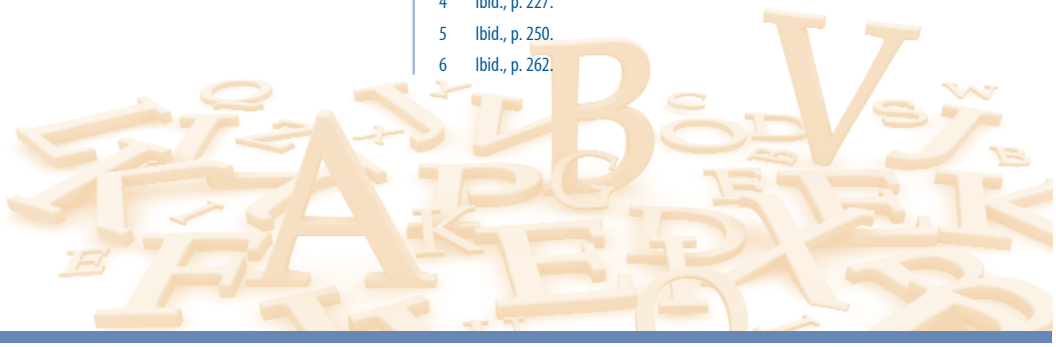
2 Ibid., p. 214.

3 Ibid.

4 Ibid., p. 227.

5 Ibid., p. 250.

6 Ibid., p. 262.



Suite de la page 15

L'élève doit aussi maîtriser les notions grammaticales qui les accompagnent, par exemple :

- l'utilisation de référents (les pronoms, les déterminants, les synonymes, etc.);
- la concordance des temps;
- l'utilisation de marqueurs de relation et de marqueurs de modalité.

En travaillant sur ses propres textes au lieu de faire des exercices « à trous », l'élève découvre qu'il peut manipuler les mots et les phrases pour réfléchir sur la langue et la comprendre. Ainsi, l'impression que la grammaire n'est qu'un code à apprendre par cœur s'en trouve atténuée.

La grammaire du lexique

Dans les années 1970 et 1980, l'enseignant soumettait des listes de mots nouveaux aux élèves ou les encourageait simplement à lire et à chercher les mots qu'ils ne connaissaient pas dans le dictionnaire. Il s'agissait certes d'une méthode valable pour les élèves curieux. La nouvelle grammaire laisse cependant moins au hasard cet apprentissage essentiel.

La morphologie, soit l'orthographe lexicale et grammaticale du mot et de ses éléments, est au programme dès le primaire. Ainsi, l'élève apprend à reconnaître les mots dérivés d'un mot de base (**serpent**in, **chat**on) et à former des mots à l'aide de préfixes et de suffixes.

Il apprend également les mots avec lesquels un autre mot peut se lier pour former des mots composés ayant une autre signification (*pomme : pomme de terre; pomme d'Adam*, etc.).

Pour ce qui est de la sémantique, on explique à l'élève la différence entre les sens attestés dans le dictionnaire et ceux de la langue familière, le sens propre et le sens figuré, les homophones, les synonymes et les antonymes. On étudie les mots qu'un mot commande, par exemple ses cooccurrents (*atteindre un but, compter un but*, etc.).

L'élève examine aussi des exemples de contextes dans lesquels un mot peut être utilisé (*inscrire la date*; *inscrire un but*).

Les régularités en vedette

En nouvelle grammaire, on retrouve des notions qui avaient été mises de côté à une époque où la matière avait été un peu trop simplifiée. On y découvre une approche très axée sur la syntaxe et la morphologie et qui met l'accent sur les régularités de la grammaire française – pensons à la phrase P. Les exceptions ne viennent qu'ensuite. De cette façon, l'élève retient que la langue est un système à la structure logique et non pas une liste d'exceptions à mémoriser.

Dans le troisième article de cette série, j'aborderai la nouvelle terminologie utilisée pour faire l'analyse grammaticale, qui comporte, elle aussi, quelques différences. ■

El Rincón Español

Elisa Paoletti

Terminología de vehículos híbridos

¿Qué imagen de los vehículos del futuro se les viene a la mente? En mi caso, evoco vehículos voladores piloteados por personas con ropas plateadas, tal como lo mostraban los dibujitos animados de mi infancia.

El futuro llegó y dista bastante de aquella representación estereotipada. Los automóviles de hoy no se desplazan por el aire, pero existe un universo de vehículos híbridos, y la terminología que acompaña ese progreso, que vale la pena conocer.

En la industria automotriz, uno de los principales motores del avance tecnológico es la crisis del petróleo. Con el fin de disminuir la dependencia de ese **combustible fósil** no renovable, las compañías automotrices buscan ofrecer productos que interesen a los consumidores preocupados por su bolsillo y por el medio ambiente.

Así fue que la industria comenzó a presentar vehículos impulsados por **combustibles alternativos**. Estos vehículos se mueven a **biodiesel**, electricidad, **gas natural comprimido** o hidrógeno, entre otros.

Una de las primeras propuestas quedó plasmada en el **automóvil eléctrico**, que es un vehículo de combustible alternativo impulsado por electricidad. Las baterías que lo propulsan se recargan en la red eléctrica.

La combinación de un vehículo eléctrico y uno que funciona con motor de combustión interna alimentado con gasolina resulta en un **vehículo híbrido** o **vehículo híbrido eléctrico**. Su gran ventaja es la de reducir las emisiones de gases y el consumo de combustibles fósiles, en particular el petróleo y sus derivados.

Según esté configurado el sistema de propulsión, existen **vehículos híbridos en serie**, **en paralelo** o **combinados** (en serie-paralelo). En vehículos con configuración en serie, el motor de combustión interna genera la energía para cargar el motor eléctrico y es éste el que hace girar las ruedas. En los que tienen configuración en paralelo, ambos motores actúan juntos de diversas maneras: uno impulsa las ruedas delanteras y el otro, las traseras; o el motor eléctrico ayuda al de combustión en operaciones que requieren más energía (aceleración, subida de cuestas). Al trabajar los dos motores al mismo tiempo, no es una solución muy eficiente. El vehículo híbrido en serie-paralelo combina ambos sistemas y es capaz de propulsarse usando sólo uno de los dos motores o ambos a la vez.

Existe otra clasificación de los vehículos híbridos que depende del grado de "hibridación". Así, los híbridos se dividen en **vehículos híbridos totales** y **vehículos híbridos parciales**. El híbrido total puede funcionar autónomamente usando sólo el motor de combustión interna o el motor eléctrico únicamente. En el caso de los híbridos parciales, el motor eléctrico es secundario al de combustión interna.

Una de las características de los vehículos híbridos parciales es que disponen de las funciones de arranque y parada (el motor se apaga automáticamente al detenerse el vehículo y se vuelve a poner en marcha al soltar el freno o apretar el embrague) y de **freno regenerativo** (la energía cinética empleada en frenar se transforma en energía eléctrica para recargar la batería). Los vehículos híbridos parciales se subdividen a su vez en **vehículos híbridos moderados** y **vehículos microhíbridos**.

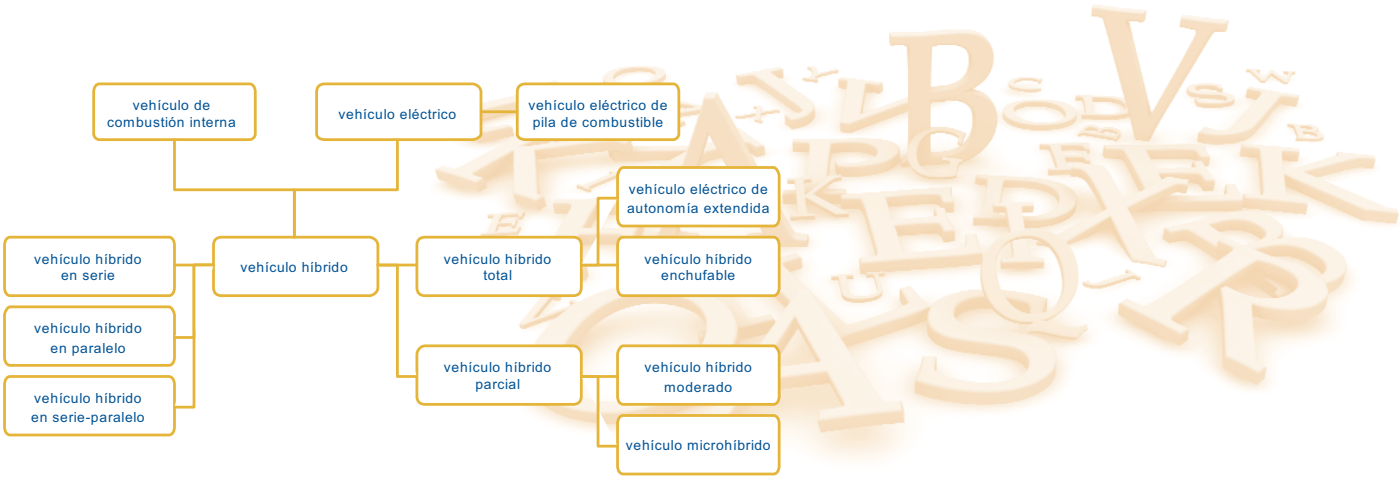
Existe también un **vehículo híbrido enchufable**, que es un tipo de vehículo híbrido total debido al grado de autonomía que puede conseguir con la batería eléctrica.

Una de las últimas novedades es el **vehículo eléctrico de autonomía extendida**. Según asegura Chevrolet para describir su modelo Volt, el vehículo utiliza la electricidad como principal fuente de alimentación generada por un paquete de **baterías de iones de litio** en forma de "T". El motor de combustión genera energía para recargar las baterías, pero no para propulsar el vehículo.

Otra opción de vehículos propulsados con combustibles alternativos son aquellos que utilizan hidrógeno de alguna forma. Los vehículos de hidrógeno pueden utilizar un motor de combustión interna o una **pila de combustible**. Un ejemplo de **automóvil de hidrógeno** impulsado con pila de combustible es el Honda FCX Clarity.

El hidrógeno está igualmente presente en el **vehículo eléctrico de pila de combustible**. Este funciona con un motor eléctrico alimentado con la electricidad generada por un dispositivo electroquímico que convierte hidrógeno y oxígeno en agua (pila de combustible).

Para ilustrar las relaciones entre las nociones que designan estos términos, se incluye a continuación el gráfico de la red conceptual.



Asimismo, presentamos una lista que incluye los términos resaltados con sus equivalentes en inglés y francés. En *TERMIUM Plus*®, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, se encuentran las fichas terminológicas con definiciones, contextos u observaciones para cada uno de estos conceptos. Los invitamos a consultarlas. ■

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
alternative fuel	carburant de remplacement (n.m.)	combustible alternativo (m.)
biodiesel	biodiésel (n.m.)	biodiesel (m.)
compressed natural gas; CNG	gaz naturel comprimé (n.m.); GNC (n.m.)	gas natural comprimido (m.); GNC (m.)
electric car	voiture électrique (n.f.)	automóvil eléctrico (m.)
fossil fuel	combustible fossile (n.m.)	combustible fósil (m.)
fuel cell	pile à combustible (n.f.)	pila de combustible (f.)
fuel cell electric vehicle; FCEV	véhicule électrique à pile à combustible (n.m.)	vehículo eléctrico de pila de combustible (m.)
full hybrid vehicle; strong hybrid vehicle	véhicule à hybridation complète (n.m.)	vehículo híbrido total (m.); vehículo híbrido puro (m.); vehículo híbrido integral (m.)
hybrid vehicle; hybrid electric vehicle	véhicule hybride (n.m.)	vehículo híbrido (m.); vehículo híbrido eléctrico (m.)
hydrogen car	voiture à hydrogène (n.f.)	automóvil de hidrógeno (m.)
hydrogen internal combustion engine vehicle; HICEV	véhicule à moteur à combustion interne à hydrogène (n.m.)	vehículo con motor de combustión interna de hidrógeno (m.)
lithium-ion battery	batterie au lithium-ion (n.f.)	batería de iones de litio (f.)
micro-hybrid vehicle	véhicule à microhybridation (n.m.)	vehículo microhíbrido (m.)
mild hybrid vehicle; soft hybrid vehicle	véhicule à hybridation légère (n.m.)	vehículo híbrido moderado (m.); vehículo híbrido ligero (m.)
parallel hybrid vehicle	véhicule hybride à configuration en parallèle (n.m.)	vehículo híbrido en paralelo (m.)
partial hybrid vehicle	véhicule à hybridation partielle (n.m.)	vehículo híbrido parcial (m.); vehículo semihíbrido (m.)
plug-in hybrid vehicle	véhicule hybride rechargeable (n.m.)	vehículo híbrido enchufable (m.)
power-split hybrid vehicle	véhicule hybride à dérivation de puissance (n.m.); véhicule hybride à configuration mixte (n.m.)	vehículo híbrido en serie-paralelo (m.); vehículo híbrido combinado (m.)
range-extender vehicle	véhicule à prolongateur d'autonomie (n.m.)	vehículo eléctrico de autonomía extendida (m.)
regenerative brake	frein à récupération (n.m.)	freno regenerativo (m.)
series hybrid vehicle	véhicule hybride à configuration en série (n.m.)	vehículo híbrido en serie (m.)

Nota

Cabe hacer una distinción terminológica: "vehículo" representa un concepto genérico (medio de transporte de personas o cosas) mientras que "automóvil" designa un concepto más específico (vehículo de tamaño pequeño o mediano, destinado al transporte de personas). En las fuentes consultadas se los usa indistintamente por razones estilísticas, pero no son sinónimos propiamente dichos.

Bibliografía

Chevrolet España. "Volt, modelo de producción". http://www.chevrolet.es/experiencia-chevrolet/concept-cars/modelo-de-produccion-del-volt.html (20110127)

Motor y coches de calle. "Tipos de vehículos eléctricos: híbridos, eléctricos y de autonomía extendida". http://www.highmotor.com/tecnologia/tipos-vehiculos-electricos-hibridos-electricos-autonomia-extendida.html (20110127)

MSN Argentina. Canal Verde. "Estructura del sistema Hybrid Synergy Drive®". http://verde.latam.msn.com/ar/especiales/hibridos/articulo.aspx?cp-documentid=21585729 (20110208)

Real Academia Española. Diccionario de la lengua española. Vigésima segunda edición. http://www.rae.es (20110127)

Wikipedia en español. "Vehículo de hidrógeno". http://es.wikipedia.org/wiki/Veh%C3%ADculo_de_hidr%C3%B3geno (20110203)

Wikipedia en español. "Vehículo eléctrico". http://es.wikipedia.org/wiki/Veh%C3%ADculo_el%C3%A9ctrico (20110127)

Wikipedia en español. "Vehículo híbrido eléctrico". http://es.wikipedia.org/wiki/Veh%C3%ADculo_h%C3%ADbrido_el%C3%A9ctrico (20110127)

Français pratique

Jacques Desrosiers

Petit cours *sur* le verbe *confirmer*

Q. *Je suis un dévoreur assidu de* L'Actualité langagière *et j'en profite pour remercier votre équipe qui fait un travail formidable.*

Mon équipe traduit souvent des documents de formation sur l'utilisation de logiciels. Dans nos textes, nous avons toujours recours à la forme « cours sur <nom du produit> », mais dernièrement un client nous demandait s'il ne fallait pas plutôt opter pour « cours de <nom du produit> ». Dans nos recherches, nous avons trouvé les deux formules (cours de français, cours sur les ressources humaines), mais aucune règle particulière qui nous permettrait de choisir la préposition selon le contexte. Quelle préposition devrait être utilisée?

R. Vous n'êtes pas le seul à hésiter. Le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec écrit dans un document : « Une réforme scolaire majeure est nécessaire et pourrait inclure ***un cours de citoyenneté***[1] », et dans un autre il parle de la « participation aux activités scolaires et parascolaires et à des ***cours sur la citoyenneté***[2] ».

Dans la plupart des cas, l'usage décide à notre place. Le même ministère explique que l'une des exigences à remplir pour obtenir un brevet d'enseignement est d'« avoir réussi un cours sur le système scolaire du Québec[3] ». Qui oserait offrir *un cours de système scolaire du Québec*? La préposition *de* n'est pas la bienvenue lorsque le cours porte simplement sur un thème, un sujet, une question.

Encore moins si le nom du cours est une description de son contenu. On dit *cours de pêche*, mais « [elle] donne des cours sur les activités liées à la pêche[4] ». Il est normal que, dans le document cité, le ministère québécois parle de « ***cours sur*** les grandes religions, les croyances ou les courants de pensée séculière, le rôle de la religion dans la vie des individus et des sociétés, les pratiques sociales et les enjeux sociaux contemporains ».

Les appellations où *de* est impossible se multiplient à l'infini, surtout qu'aujourd'hui il y a des cours et des formations sur à peu près tous les sujets imaginables. Un article du *Monde* raconte que « Money Kumar, un héros dessiné en forme de lingot d'or, donne des cours sur l'inflation[5] » : l'inflation est le sujet qui sera traité. Des milliers de sites Web ont beau offrir des *cours de bonheur*, où j'imagine que la question est examinée sous toutes ses coutures, l'expression est saugrenue.

De reprend sa place quand il s'agit de disciplines ou d'activités : *cours d'algèbre*, *cours de danse*, *cours de ski de fond*, *cours de cuisine* ou *de conduite*. Dans un *cours d'histoire*, on parlera peut-être de l'histoire comme telle (de ses méthodes, de ses écoles de pensée), mais seulement d'une façon accessoire : le cours portera sur les événements eux-mêmes. Le *Multidictionnaire* donne l'exemple *cours de chinois des affaires*. On hésite au premier abord; mais l'expression est à l'image de *cours de français langue seconde*. On discutera peut-être du chinois ou du français : l'essentiel sera d'apprendre la langue.

Malgré des exceptions, les *cours de* et les *cours sur* ne semblent pas avoir la même envergure. Une discipline, par exemple, recouvre généralement un champ d'études immense, et le cours peut s'étendre sur une période de temps beaucoup plus longue qu'une formation portant sur un sujet particulier.

Il y a aussi le critère du sens. Le site de l'Université de Montréal explique aux étudiants que « votre intérêt pour des grandes organisations comme l'Organisation des Nations Unies (ONU) devrait vous amener à suivre des ***cours sur les organisations internationales***[6] ». *Des cours d'organisations internationales* dirait autre chose. On ne pourra malheureusement jamais suivre *un cours de Platon*, mais seulement *sur Platon*.

Pour revenir aux logiciels, voilà une bonne raison d'employer *sur*. N'est-il pas plus clair de dire *cours sur Office Excel de Microsoft* que *cours de Office Excel de Microsoft*, qui flirte avec l'ambiguïté? Sur Internet, on trouve des *cours de PowerPoint*, mais bien moins souvent que des *cours sur PowerPoint*. De plus, les produits ressemblent davantage à des sujets ou à des thèmes qu'à des disciplines. En employant votre formule, je dirais pour les disciplines *« cours de <nom de la discipline> »*, et pour les logiciels *« cours sur <nom du produit> »*, quitte à rencontrer à l'occasion des cas où on pourrait avoir le choix.

Confirmer si

Q. *Est-ce que l'expression « confirmer si » est attestée? Elle ne figure pas dans les dictionnaires, mais elle semble très répandue si je me fie aux occurrences dans Internet. Je ne trouve aucune mise en garde à son égard (*Clefs du français pratique, Chroniques de langue *sur le site du Bureau de la traduction,* Multi*, etc.).*

Pouvez-vous éclairer ma lanterne SVP? Merci de votre aide.

R. J'avais relevé l'expression il y a quelques années dans un article repris du *Quotidien* du Saguenay–Lac-Saint-Jean : *Les autorités de Port Saguenay n'ont pas confirmé si un navire de la garde côtière canadienne était en direction du terminal*[7] … Je l'avais à nouveau rencontrée peu après dans une dépêche de l'AFP : *Google a … refusé de confirmer si ce procédé sera mis en application d'ici à la fin de l'année*[8].

Le tour est inconnu des dictionnaires, comme vous l'avez constaté. Je remarque que les verbes qui introduisent des interrogations indirectes avec *si* – comme *demander si*, *examiner si* ou *vérifier si* – impliquent l'ignorance du locuteur et sous-tendent une question. La plupart de ces verbes s'emploient d'ailleurs couramment avec d'autres termes interrogatifs : *demander depuis quand…*, *examiner pourquoi…*, *vérifier combien…*

Il serait certainement étrange de demander à quelqu'un, par exemple, de *confirmer combien il y aura d'invités.* Si on n'en a aucune idée, de quoi cherche-t-on une confirmation au juste? Il y a là un illogisme. Mais avec *si*, le tour est difficilement condamnable.

Confirmer – si je me fie à la définition du *Trésor de la langue française* – consiste à rendre plus certaine une chose considérée jusque-là comme probable ou simplement possible, à établir avec plus de certitude la réalité d'un fait, d'une nouvelle, d'une rumeur, etc. Il n'y a donc rien d'étrange à demander à une personne ou à une autorité de nous dire ou de nous confirmer *si* la chose que l'on croit savoir, mais sans en être parfaitement sûr, est bel et bien vraie.

On se sert de *si* pour introduire une interrogation lorsqu'on ne sait pas si la proposition qui suit est vraie ou fausse (*demander si*); dans ce cas, *que* est impossible. Tandis qu'un verbe qui suppose que la proposition qui suit est considérée, à tort ou à raison, comme vraie exige *que* (*affirmer que*).

Plusieurs verbes s'emploient avec l'un ou l'autre selon la nuance de sens. *Vérifier si* lorsqu'on examine quelque chose parce qu'on est dans l'ignorance, *vérifier que* lorsqu'on s'est assuré par un contrôle que quelque chose a été fait. *On veut* ***savoir si*** *les candidats sont bons ou mauvais*, ou *on* ***sait que*** *les candidats sont bons*.

On voit que les interrogatives indirectes avec *si* ne se construisent pas seulement avec des verbes purement interrogatifs. *Savoir*, qui n'a pas un sens interrogatif, accepte la construction avec *si*. C'est le cas aussi de *constater* ou d'*expliquer* par exemple, comme le montrent ces citations du *Trésor* :

> *Il s'agit (…) de créer (…) un double paradigme (…) pour constater si la substitution réciproque de deux signifiants entraîne* ipso facto *la substitution réciproque de deux signifiés.*
> (Roland Barthes, sous *homologie*)

> *… tu m'as pas encore expliqué si tu étais un hormosessuel ou pas…*
> (Raymond Queneau, sous *dégoiser*)

Ce que tous ces verbes ont en commun, qu'ils soient interrogatifs ou non, est d'exprimer qu'il y a quelque chose que la personne qui parle ignore ou qu'elle aimerait savoir. C'était nettement le cas dans nos deux exemples du début. Le locuteur qui cherche la confirmation d'un fait est dans cet état d'ignorance, et c'est pourquoi la construction *confirmer si* est tout à fait légitime. ■

Notes

1 http://www.mels.gouv.qc.ca/sections/publications/publications/SLS/Sport_activite_physique/rapportForumEqQc2006.pdf.

2 http://www.mels.gouv.qc.ca./ministere/veille/index.asp?page=fiche&id=97.

3 http://www.mels.gouv.qc.ca/dftps/interieur/PDF/VoieAccesProfEnsFG_f.pdf.

4 *Le Monde*, 23 juillet 2010.

5 6 avril 2010.

6 http://www.pol.umontreal.ca/guides/Faire%20votre%20choix%20de%20cours1.pdf.

7 14 septembre 2007.

8 *La Presse*, 12 novembre 2007.

Glanure

« **Effet nocebo** » *: le pessimisme peut avoir des effets négatifs sur les traitements médicaux*

Le Devoir, 5 mars 2011

English Pointers

Frances Peck

Getting to the point with bullets

It seems natural to associate language with bullets. Shakespeare referred to "quips and sentences and these paper bullets of the brain" in *Much Ado About Nothing* round about 1600. "Poor is the power of the lead that becomes bullets compared to the power of the hot metal that becomes types," said Danish critic Georg Brandes in 1900 of the power of print. "Bullets will be the death of me," moaned an editing colleague of mine a few years ago.

As you might have guessed, my colleague was in despair over bullet *points*—or, more accurately, bulleted lists, or vertical lists as *The Canadian Style* calls them, since the listed items can be preceded by things other than bullets: numbers, letters, dashes, smiley faces (if you're under 16) and the like.

Bullets: friend or foe?

The office has some advantages over the shady side of town, one being that in the workplace, bullets are usually our friend. Because bullets differentiate a list from the surrounding text, they attract the eye to that list. And because they dole out ideas line by line, they make processing those ideas much easier.

Bulleted lists are as much about design as they are about language. In fact, they follow all four principles outlined in *The Non-Designer's Design Book* by Robin Williams. (Not *that* Robin Williams, the king of comedy. *This* Robin Williams is the queen [because she is a woman] of page design.) In Williams' opinion, an effective design embodies the following principles:

- **Contrast:** differentiated elements on a page draw the reader's attention
- **Repetition:** repeated visual elements give a sense of organization and unity
- **Alignment:** related elements should line up on the page in some deliberate way
- **Proximity:** related elements should be grouped together into one visual unit

(Williams apologizes for the not entirely tasteful acronym these principles suggest.)

Bullets are great for lists that are important or complex and therefore need highlighting. But like boldface, or any other device that's meant to highlight, bulleted lists can be overused. Readers subjected to literary buckshot—page after page of bullets—will be confused by scattered ideas that never cohere. What's more, some material doesn't lend itself to bullets. Can you imagine a novel or other narrative that features bulleted lists? Not really (although a novel based on tweets, which would be a lot like endless bullet points, is no doubt just around the corner). And think very, very hard before using sub-bullets. Then go out for a latte and think about it some more. The nested levels of information created by secondary bullets make for difficult reading and almost impossible scanning.

Styling bullets

Now we come to the source of all misery about bullet points: how (and whether) to punctuate them and how (and whether) to capitalize them.

I spent half of the last decade in Quebec. On my first visit to the local grocery store, I found myself in a section I had never seen anywhere else in Canada, had never even imagined: the gravy section. We're talking not one, not two, but a dozen or more brands and flavours of canned gravy, and that's not getting into the envelopes of powdered mix. (Long live poutine, I guess.) Deciding on the right style for bullet points—how to punctuate them and capitalize them—is like being in the gravy aisle in Quebec. There are countless styles to choose from. The idea is to pick one that suits your material and your audience, then apply it consistently.

So which style do you choose? Here's where we must face a sobering fact: there are no rules for styling bulleted lists. Because a bulleted list is a graphic aid as much as a sentence, regular language rules don't really apply. Instead, texts like *The Canadian Style* offer *guidelines* for styling bulleted lists. Some of these guidelines strike some writers (this one, for instance) as needlessly complicated.

To keep bullets simple and consistent, I take a dual approach to styling them, based on whether the items in the list are complete sentences or partial sentences.

Complete sentences

A sentence is a beautiful construction, so why mess with it? I treat bulleted sentences like...sentences: capitalize the first word, end with a period.

Bulleted lists are tricky for three reasons:

- It's important to use them without overusing them.
- There are no hard-and-fast rules for styling them.
- The items in the list need to be parallel.

Partial sentences

When the bulleted items are not complete sentences, I gauge the material and the audience, then decide on either no punctuation or full punctuation. Material that's meant to be reader-friendly or scannable, or that has a strong visual impact (brochures, posters, PowerPoint slides), benefits from the clean style of no punctuation. Material that's dense, analytical or legal, or that's primarily text-oriented, is a good candidate for full punctuation. As for capitalizing, since there's no rule, I think about how the list will look in relation to the other text around it. Usually (but not always), with minimal punctuation I capitalize, and with full punctuation I don't.

Bulleted lists are tricky for three reasons:

- Possibility of overuse
- Absence of hard-and-fast style rules
- Requirement for parallelism

OR

Bulleted lists are tricky for three reasons:

- possibility of overuse;
- absence of hard-and-fast style rules; and *[the "and" is optional]*
- requirement for parallelism.

Bullet style: a modest proposal

Complete sentences

Cap first word, period after every bullet

Partial sentences

Option 1: Caps/no caps, no punctuation after any bullets

Option 2: Caps/no caps, semicolons after all bullets except a period after the last

Balancing bullets

I'm sometimes asked in workshops, "What's the right way to punctuate a bulleted list when some items are partial sentences and some are complete?" The answer: There is no right way. The items in a bulleted list must be parallel, both in their wording (all beginning with the same type of word) and their structure (all being partial sentences, or all complete, but not a mixture of the two).

To balance a teetering list, do whatever is more feasible: either change all the partial sentences to complete ones or vice versa. Consider this unruly example:

The candidate for the EEE (Eminent English Editor) position must be able to do the following:

- Analyze documents to determine the level of editing needed
- Revise documents to make them clear, consistent and logical
- Correct errors in grammar, punctuation, spelling, style and syntax
- Communicate effectively orally and in writing. The ideal candidate will be able to speak and write in English and French.
- Interpersonal skills

Clearly, the last two bullets are out of synch. Turning the second-last bullet into a partial sentence, and beginning the last one with a verb, should do the trick:

- Communicate effectively orally and in writing, ideally in English and French *[or the "ideally" phrase could be set in parentheses]*
- Demonstrate interpersonal skills *[or "Deal well with others" or other wording]*

The fact that there are few rules for creating bullet points, and no rules for styling them, can be frustrating (witness my colleague's "death by bullets" pronouncement). But if you take the absence of rules as permission to be creative, it can instead be liberating. Use bullets when they're helpful, style them consistently and keep them parallel, and the calibre of your document is bound to improve. ■

www.ourlanguages.gc.ca

Language Portal of Canada

What language stories are making headlines in Canada this week? Check out Headlines on the home page of the Language Portal of Canada. Each week you will learn about an event, an initiative or a little-known fact.

Government of Canada Gouvernement du Canada

Canada

Carnet techno | Tech Files

André Guyon

Translation: Vicki Plouffe, C. Tran.

Lettre ouverte aux jeunes langagiers

Les grands bouleversements technologiques et sociaux d'il y a 20 ans ne ressemblent en rien aux bouleversements actuels. Pour faire une analogie, c'est comme si on comparait un tremblement de terre de niveau 1 à un séisme de niveau 8.

Si j'avais 20 ans aujourd'hui, je serais à la fois paniqué et emballé par tout ce qui arrive, tant sur le plan technologique que sur le plan social.

Si vous me le permettez, je vais d'abord vous présenter le pire. Je terminerai par le meilleur.

Tout le monde sera sur le dos des langagiers

Prenez le vocabulaire. Autrefois, des plaisantins pouvaient espérer se faire inscrire sur la liste électorale en prétendant être callipyge. Il suffisait de dire sans rire au recenseur qu'un callipyge travaille dans le domaine de la calligraphie. De nos jours, soyez assurés que quiconque – même un quasi-analphabète – aura comme premier réflexe de chercher callipyge sur Internet. Il découvrira très rapidement que ça n'a rien à voir avec la calligraphie. Coincés, les plaisantins!

Vous devrez donc faire preuve d'une vigilance exemplaire et serez toujours confrontés à ces gens qui iront voir partout sur Internet et qui remettront constamment vos choix et vos décisions en question.

Pis encore, ils iront même parfois jusqu'à fouiller dans des outils conçus à l'origine pour des langagiers, mais aujourd'hui rendus accessibles à tous, comme *TERMIUM Plus*®. Pressés, ils ne se taperont évidemment pas le mode d'emploi, ne liront pas les remarques, ni même toutes les fiches, mais présumeront que le premier terme trouvé est le plus fréquent, donc le meilleur.

Ensuite, ils vous assèneront la référence à l'appui de leurs récriminations, comme autrefois certains citaient à tort et à travers des auteurs connus. Vous devrez donc développer un talent extraordinaire afin d'expliquer à ces gens qu'ils en ont manqué un petit bout.

Non seulement ils mettront en doute la qualité de votre travail, mais aussi ils iront jusqu'à affirmer que votre raison d'être même tire à sa fin. L'œil revanchard, les cancres des

Open letter to young language professionals

The major technological and social upheavals of 20 years ago bear no resemblance to those of today. To use an analogy, it's like comparing a level 1 tremor to a level 8 earthquake.

If I were a 20-year-old today, I would be both frightened and excited about everything that is happening technologically and socially.

Allow me to start off with the bad news. Then, I will finish off with the good news.

Everyone will always be on the language professional's back

Let's look at vocabulary. In the past, a prankster could expect to get his name on the voters' list by claiming to be a callipyge. All he would need to do is keep a straight face while telling the enumerator that a callipyge works in the field of calligraphy. These days, you can be sure that the first instinct of anyone—even someone who is barely literate—is to look up *callipyge* on the Internet, quickly discovering that it has nothing to do with calligraphy. Busted!

You will therefore have to be extremely vigilant, as you will always be running up against the kind of people who look all over the Internet and constantly second-guess you on your choices and decisions.

What is worse, they will sometimes even poke around tools, such as *TERMIUM Plus*®, that were originally intended for language professionals but are now available to everyone. Always in a rush, they will naturally disregard the usage notes, or fail to read the observations or even all the records, but will assume that the first term listed is the one most frequently used and therefore the best one.

Then, they will hit you with a reference supporting their complaint, the way quotations from well-known authors used to be bandied about. You will therefore have to develop extraordinary skill in explaining to the complainers that they missed a little something.

Not only will they question the quality of your work, but they will make a point of telling you that your services will soon be obsolete. With a vengeful eye, those English- and

cours de français et d'anglais vous annonceront avec un grand sourire que vous appartenez à une espèce en voie de disparition.

« En effet, vous diront-ils, la traduction automatique n'arrête pas de progresser. » Pourtant, s'ils scrutaient le produit de la traduction automatique avec autant de frénésie qu'ils s'acharnent sur vos textes, ils verraient bien que la traduction automatique a encore des croûtes à manger.

Vous devrez avoir une dose incroyable de patience pour expliquer encore et encore à ces gens que, quoi qu'ils en pensent, savoir lire et écrire est encore vital. Vous devrez leur dire que s'ils avaient tout lu, ils auraient compris que les moteurs de traduction réutilisent le savoir des langagiers.

Les adorateurs du veau d'or technologique ne savent pas qu'en fait, nous sommes le carburant qui fait tourner le moteur de la traduction automatique, que nous sommes le frein sur la piste de l'absurdité. Vous devrez leur expliquer cela et, je vous avertis, ils prêchent avec une ferveur inimaginable.

On aura toujours besoin des langagiers

Les bonnes nouvelles maintenant. Je vous dirais que les nouveaux médias que vous aimez tant seront tôt ou tard récupérés complètement par les grandes institutions. Déjà, certaines formations politiques utilisent les médias sociaux à des fins partisanes.

Si ce n'est pas nécessairement une bonne nouvelle pour la démocratie, c'en est certainement une pour ceux qui rédigent, traduisent, révisent et s'assurent, en général, que les communications écrites sont de bonne qualité.

En outre, puisque vous êtes plus habitués à ces modes de communication que vos aînés, vous serez mieux placés qu'eux pour bien adapter aux destinataires ces messages express. Les blogues, wikis, tweets, forums et autres formes de nouvelles communications devront être revus par des langagiers dès lors qu'ils seront récupérés par les institutions.

Suite à la page 31

French-class dunces will smile at you and say that you are an endangered species.

"Machine translation," they will proffer, "is constantly making advances." However, if they were to spend as much energy poring over the machine translation product as they do picking apart your texts, they would clearly see that machine translation still has a way to go.

You will need to have incredible patience to explain again and again to these people that despite what they think, knowing how to read and write is still vital. You will have to tell them that if they had read everything, they would have realized that the machine translation engines recycle language professionals' knowledge.

Fans of the technological golden calf do not realize that we, in fact, are the fuel that propels machine translation, that we are the brake on the road to absurdity. You will have to explain all that to them, and I warn you, they are as fervent in their beliefs as any dyed-in-the-wool evangelist.

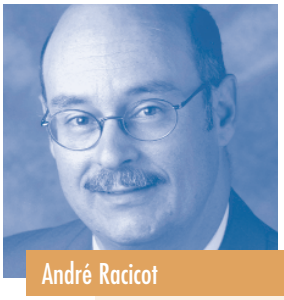
Language professionals will always be needed

And now for the good news. I would say that the new media you love so much will eventually be fully accepted by major institutions. Some political groups are already using social media for partisan purposes.

While this is not necessarily good news for democracy, it certainly is for those who write, translate, revise and generally ensure that written communications are of good quality.

In addition, since you are more accustomed to these communication methods than your elders, you will be in a better position to properly adapt these instant messages to the recipients. Blogs, wikis, tweets, forums and other new forms of communication will have to be reviewed by language professionals once they are adopted by institutions.

Continued on page 31



Traduire le monde

André Racicot

Toponymes disparus

Je vous convie à un grand voyage : nous partons de la charmante Gothembourg, puis prenons la mer pour traverser l'océan et accoster à Port-d'Espagne, capitale de Trinité-et-Tobago. Nous reprenons ensuite le bateau et traversons de nouveau l'océan Atlantique et la Méditerranée avant de nous engager dans les Dardanelles et gagner ainsi l'envoûtante Istamboul. Après un vol passablement long qui nous fait survoler l'Asie, nous arrivons enfin à la Nouvelle-Delhi.

Alors, vous avez fait un beau voyage? Certains éléments de la nomenclature du paragraphe précédent vous indisposent et paraissent inhabituels? Vous avez tout à fait raison. Bienvenue dans le monde des disparus, et ce ne sont pas ceux de la série télé *Perdus*!

Les toponymes ne sont pas immuables. Certains se transforment au fil des décennies. On abandonne les formes traduites pour revenir aux graphies d'origine, peut-être par souci d'authenticité, allez donc savoir. Toujours est-il que des noms comme *Gothembourg*, *Port-d'Espagne* et *Istamboul* ont disparu de l'écran radar pour laisser la place à *Göteborg*, *Port of Spain* et *Istanbul*.

L'utilité des traductions

Y a-t-il lieu de s'inquiéter? Tout dépend. Les formes traduites avaient leur raison d'être. Elles permettaient notamment à d'autres peuples de parler du Caire, sans devoir essayer de dire *al-Qahira*. Mais les traductions n'étaient pas toutes motivées par des questions de prononciation, mais aussi par la proximité de la ville ou de la région désignée par le toponyme.

La France a certaines affinités linguistiques avec les pays latins qui l'entourent, soit l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Les toponymes de ces pays ont été plus facilement traduits que ceux du monde slave, par exemple. Évidemment, les relations culturelles, politiques et commerciales plus étroites avec ces voisins expliquent aussi le phénomène.

Quelques exemples : Toscane, Florence, Naples, Lombardie; Barcelone, Andalousie, Grenade, Séville; Lisbonne, Porto.

Le monde germanique fait un peu bande à part. Commençons par les pays d'Europe du Nord, où le nombre de toponymes traduits est négligeable. Nous avons vu le français *Gothembourg* pour rendre *Göteborg*, mais à part *Copenhague*, pour *København*, et *Elseneur*, pour *Helsingør*, peu de français coule dans les fjords scandinaves.

Le cas de l'Allemagne est différent, car ce pays entretient des relations suivies de longue date avec la France, relations tantôt belliqueuses, tantôt harmonieuses.

Si je vous parle de *Louisbourg*, vous pensez sûrement à la forteresse de Nouvelle-Écosse, tandis qu'il s'agit de l'ancien nom de *Ludwigsburg*. Alors attention à ce que vous dites : l'Université de Tubinge est l'une des meilleures d'Allemagne (*Tübingen*); la célèbre coccinelle est fabriquée aux usines automobiles de Wolfsbourg (*Wolfsburg*) et il ne faut surtout pas sauter d'un pont à Berlin, au risque de piquer une tête dans la Sprée (*Spree*).

Ces quelques disparitions ne doivent cependant pas faire oublier le foisonnement de toponymes traduits : Munich, Cologne, Hambourg, Nuremberg, Rhénanie, Bavière, Franconie, etc.

Les États-Unis comptent deux villes dont le nom est traduit : *Philadelphie* et *La Nouvelle-Orléans*. Mais, il n'y a pas si longtemps, la ville de Detroit, fondée par les Français, s'écrivait *Détroit*. Au fil des décennies, l'accent aigu est hélas disparu des dictionnaires de l'Hexagone. Et comment ne pas parler de *New York*? Il semble bien que la « Grosse Pomme » ne se croque qu'en anglais, parce qu'il n'y a pas si longtemps, un trait d'union lui servait de trognon. D'ailleurs, cette graphie bien française de *New-York* a la vie dure et ressuscite assez souvent dans certaines pages des sports de nos quotidiens. Elle peut même revendiquer une certaine pérennité sur la Rive-Sud de Montréal, où elle figure sur un panneau routier (jusqu'à ce que la rouille en ait raison).

Le phénomène touche bien sûr d'autres contrées. Par exemple, il faut oublier la ville d'*Assomption*, au Paraguay, et parler plutôt d'*Asunción*. De même en est-il de *São Miguel*, aux Açores, au lieu de *Saint-Michel*. Et je vous fais grâce de *Kirkouk*, devenue *Kirkuk*, en Iraq, et autres *Vladicaucase* (*Vladikavkaz*).

Les toponymes traduits vont-ils disparaître?

La question se pose, surtout si l'on connaît ce groupe d'experts des Nations Unies qui préconise la non-traduction des toponymes, une mesure radicale qui plaît à certains, malgré son caractère peu pratique. Le principal avantage serait d'éliminer les multiples traductions d'un toponyme comme *Moscou*, qui reprendrait dans toutes les langues son nom d'origine, *Moskva*.

Néanmoins, il faut garder la tête froide, car l'élimination des traductions signifierait la disparation de quelque 7000 toponymes dans la langue française et l'apparition du même nombre de mots auxquels nous ne sommes pas habitués. Bref, la façon dont nous traduisons le monde serait complètement bouleversée et il ne fait aucun doute que les rédacteurs et les traducteurs renâcleraient. La plupart des noms de pays tels que nous les connaissons ne seraient plus qu'un souvenir. Ces changements pourraient toucher des pays aussi connus que l'Arménie, le Bhoutan, la Finlande, la Géorgie, la Hongrie, l'Inde et le Japon, qui deviendraient respectivement : *Hayastan*, *Druk Yul*, *Suomi*, *Sakartvelo*, *Magyarország*, *Bharat* et *Nippon*. Le moins que l'on puisse dire, c'est que nous serions désorientés.

D'ailleurs, ce courant onusien de non-traduction fait peu d'adeptes et les dictionnaires en témoignent chaque année, car ils s'en tiennent le plus souvent aux graphies consacrées et n'indiquent les noms originaux qu'à titre indicatif.

Oui, la traduction des toponymes est encore bien loin de Waterloo. ■

Glanure

C'est la recette idéale pour faire comprendre le **flexitarisme**, *80 % végé, et de la viande le reste du temps.*

Le Devoir, 25 mars 2011

Suite de la page 29

De plus, n'en déplaise à ceux qui annoncent la fin de l'ère du papier, l'arrivée d'un nouveau média ne signifie pas toujours la disparition de l'ancien. Il y a environ 50 ans, certains pensaient que la radio et les journaux allaient disparaître avec l'arrivée de la télévision et traitaient les jeunes de génération d'« idiots visuels* ».

L'autre bonne nouvelle, c'est que le balancier risque maintenant de favoriser les lettrés et la diversité. Le règne de la convergence culturelle qui sévit aujourd'hui ne saurait être éternel. Les illusions sont de plus en plus courtes, puisque l'information circule de plus en plus vite.

On devrait donc bientôt redécouvrir le charme de la différence et des cultures distinctes après quelques années de mondialisation où seul le profit financier comptait.

Les défis et les possibilités sont à la mesure de l'époque, innombrables! J'ai confiance en vous, comme j'ai confiance en mes fils qui feront aussi bien ou mieux que leurs parents. ■

* Jeu de mots avec *audiovisuel*.

Continued from page 29

No offence to those who are proclaiming the end of the paper era, but the arrival of a new medium does not always mean that an old one will vanish. Fifty years ago, some thought that radio and newspapers would disappear with the advent of television and referred to young people as a generation of "visual idiots."

The other good news is that the pendulum may now be swinging back toward intellectuals and diversity. The reign of cultural convergence that exists today will not last forever. Illusions are more and more fleeting, as information is circulating faster and faster.

We should soon rediscover the charm of distinctiveness and different cultures after several years of globalization, when financial gain was all that mattered.

The challenges and opportunities are indicative of the times and are innumerable. I have every confidence in you, just as I have every confidence that my sons will do as well as or better than their parents. ■

Timeo hominem unius libri

Hugo Lafrance

Les habitués des pages roses du *Larousse* et les latinistes parmi vous connaissent sans doute la locution *timeo hominem unius libri*. Elle signifie « Je crains l'homme d'un seul livre ». On pourrait paraphraser cet axiome en le rendant par « Je crains le linguiste d'un seul dictionnaire ».

À la question « Quel est le meilleur dictionnaire qu'on peut avoir dans sa bibliothèque? », la réponse idéale est sans doute que c'est en fait l'ensemble constitué par tous les dictionnaires existants. On comprendra que l'usager moyen veuille se limiter pour économiser, mais, bien sûr, un spécialiste aura avantage à en posséder de nombreux (et à les consulter), à plus forte raison s'il écrit lui-même un dictionnaire de type correctif.

Pour être plus précis, on pourrait dire qu'il faut se méfier des conclusions des grammairiens qui limitent leur enquête linguistique, pour une raison ou une autre, par exemple en se fiant trop à un seul dictionnaire. **Ces grammairiens sont susceptibles de voir des fautes dans l'usage là où il y a en fait des lacunes dans leurs sources.** Or, chercher à bannir une expression correcte parce que tel dictionnaire ne la donne pas, quand il ne s'agit que d'une lacune, c'est concentrer son énergie sur une tâche stérile, augmenter les chances de survie des tours véritablement fautifs, appauvrir involontairement la langue et favoriser l'insécurité linguistique de la population.

Quelques exemples

Voici donc quelques exemples d'affirmations fondées sur une enquête lexicographique limitée à quelques ouvrages (c'est moi qui souligne) :

renforcir

> « Depuis quelques décennies, seul le verbe RENFORCER est resté en usage. Renforcir est devenu désuet et **les dictionnaires actuels n'en font pas mention**. » [Camil Chouinard, *1500 pièges du français parlé et écrit*, 2007]

Le verbe « renforcir », absent du *Petit Robert 2001*, se trouve dans *Le grand Robert 2005* et dans le *Flammarion* de 1999. Il se trouve maintenant aussi dans *Le petit Robert* (2009), et c'est le seul dictionnaire dans cette liste selon lequel il y aurait là un canadianisme. *Le grand Robert 2005*, quant à lui, ne donne que la marque « rare » à ce mot.

opportunité

> « La plupart des dictionnaires **attestent maintenant** le terme "opportunité" au sens d'*occasion*. [...] Même si cette **nouvelle acception**... » [Guy Bertrand, *400 capsules linguistiques*, 1999]

En réalité, ce sens a plus de 600 ans :

> « ...mais dissimuler et faindre son courage, en attendant **opportunité** de grever aucun, se peut appeller vice. » [Christine de Pizan, *Le livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*, 1404, in *Dictionnaire du moyen français 2010*]

Il était déjà présent dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694 (« Occasion propre, favorable. »).

On notera la contradiction entre *Le petit Robert 2011*, qui décrit ce sens comme un anglicisme critiqué de 1864 et *Le grand Robert* (1987 et 2005), selon lequel ce sens serait plutôt de 1355, et qui ne fait aucune référence à l'anglais...

bonbonne de gaz

> « Le plongeur descend sous l'eau avec sa bouteille (et non sa bonbonne) d'oxygène. » [Marie-Éva de Villers, *Multidictionnaire*, 1997]

L'expression « bonbonne de gaz, d'oxygène, etc. », absente du *Petit Robert 2001*, est courante au Québec et en Europe. Le *Multidictionnaire* (1997 et 2009) et *Mieux dire : Mieux écrire* (2007) en font une impropriété.

On notera que ce sens est maintenant donné par *Le petit Robert 2011*, mais qu'il y est considéré comme régional (Belgique et Luxembourg). Il se trouve pourtant dans au moins deux dictionnaires à titre de terme du français standard (*Dictionnaire de l'Académie* et *Trésor de la langue française*, sous « gaz »).

pour votre information

> « cette locution est à éviter, car elle est calquée de l'anglais *for your information* » [*Banque de dépannage linguistique*, site consulté le 8 février 2011]

L'Office québécois de la langue française véhicule depuis maintenant au moins 15 ans (*Le français au bureau*, 1996, p. 255) l'idée que cette expression, absente du *Petit Robert* (2001 et 2011), est fautive. Elle se trouve pourtant dans le *Hachette* (sous « gouverne »), dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie* (sous « information »), dans le *Trésor de la langue française* (sous « gouverne ») et chez le comte de Montalembert (1810-1870; académicien).

De fausses difficultés

Les lexicographes s'inspirant les uns des autres, il arrive que l'auteur d'un dictionnaire condamne telle ou telle expression simplement parce qu'elle est absente du *Petit Robert*. Il la consignera à tort comme une impropriété, et cette interprétation servira de modèle à un autre lexicographe, qui proscrira l'expression à son tour. C'est sans doute ce qui s'est produit avec Yvon Delisle (*Mieux dire : Mieux écrire*), qui a rejeté « bonbonne de gaz, d'oxygène, etc. » sur la foi du *Multidictionnaire*. Parfois, l'effet domino prend de grandes proportions; l'erreur s'ancre dans la tradition lexicographique et devient difficile à déloger (voir la remarque sur « par contre » dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*). C'est le cas de l'expression « pour votre information », considérée comme un anglicisme par Marie-Éva de Villers (*Multidictionnaire*, 2009), Constance Forest et Denise Boudreau (version mise à jour du *Dictionnaire des anglicismes* de Colpron, 1999), Michel-Alfred Parmentier (*Dictionnaire des expressions et tournures calquées sur l'anglais*, 2006), Guy Bertrand (*Le français au micro*, site consulté le 8 février 2011) et Yvon Delisle (*Mieux dire : Mieux écrire*).

Comme l'écrit Lionel Meney (c'est lui qui souligne) :

> « **Il faut se garder de limiter son enquête lexicographique aux seuls dictionnaires** (même s'il y en a de très bons) et surtout de dire : "Ce n'est pas dans le dictionnaire, donc ce n'est pas français!" » [*Dictionnaire québécois-français*, 1999, p. VIII]

Si on n'observe pas cette mise en garde, il est possible que les fausses difficultés consignées aujourd'hui dans les dictionnaires continuent d'être considérées comme des fautes dans 100 ans. C'est par exemple ce qui se produit avec « police montée », que Jules-Paul Tardivel (*L'anglicisme : voilà l'ennemi!*, 1880) critiquait à titre d'anglicisme fautif. Il s'imaginait probablement se trouver en présence d'une expression régionale attribuable à l'anglais, d'où la condamnation, et ce, 23 ans après qu'un Français l'eut utilisée (Antoine Fauchery, *Lettres d'un mineur en Australie*, Paris, 1857). Les grammairiens continuent de critiquer ce tour au Québec (*Mieux dire : Mieux écrire*, 2007; *Colpron*, 1999, etc.) malgré sa présence dans le *Dictionnaire de l'Académie* (9e édition), dans *Le petit Robert*, chez Jean Ray (*Les derniers contes de Canterbury*, 1944) et chez Bernanos (1928, *Trésor de la langue française*, sous « monté »). À noter : l'expression « papier de toilette » est dans une situation semblable.

Ne soyons ni le *servum pecus* (troupeau servile) d'Horace, ni les moutons de Panurge. Un bon dictionnaire ne sera jamais bien utile sans une bonne dose de jugement! ■

Hymne à la traduction

Paul Leroux

L'Actualité langagière vous offre un article plus léger qu'à l'habitude. Amusez-vous à fredonner les paroles que vous propose Paul Leroux, un collaborateur de longue date, sur des airs que, j'en suis sûr, plusieurs d'entre vous connaissent. Bon moment de détente!

Air : « Je ne suis qu'une chanson »
(Paroles et musique : Diane Juster)
Paroles adaptées par Paul Leroux

Ma vie a été un long sacerdoce
J'ai mené un combat féroce
Pour atteindre les plus hauts idéaux
Je suis traducteur au sein du Bureau

Traduire, ça été plus qu'un simple travail
J'ai lutté, j'ai livré bataille
J'ai cherché par toutes les mesures
À maintenir la langue à l'état pur

REFRAIN

Et moi, je fais de la traduction
Je soigne ma langue, je vise la perfection
Appelle-moi vestale de l'expression
Les belles paroles, j'en ai fait ma passion

Un jour, j'arriverai à la fin d'une carrière
Dont je suis, somme toute, assez fier
Elle m'a comblé d'une joie si profonde
J'ai pu faire le meilleur métier du monde

Un jour, je quitterai les couloirs du Bureau
Je passerai à d'autres le flambeau
J'ai pu bien maîtriser deux idiomes
Je me compte le plus heureux des hommes

REFRAIN

Et moi, je fais de la traduction
Je soigne ma langue, je vise la perfection
Appelle-moi vestale de l'expression
Les belles paroles, j'en ai fait ma passion

Something to sing about

Language Update has an article for you that is somewhat more light-hearted than the usual fare. Paul Leroux, a long-time contributor, has written new lyrics to tunes I am sure will be familiar to many readers. Feel free to hum or sing along!

Tune: "Unchained Melody"
(Lyrics: Hy Zaret, Music: Alex North)
Lyrics adapted by Paul Leroux

All my life
I've hungered
To find the perfect word
To say what you mean
And all my life
I've laboured
To make your message heard
Your meaning seen

REFRAIN

My whole life long
I've sung your song
Come sing along
With me

Words flow from my heart
To the page, to the page
To the snowy white of the page
Let me use my art
To convey, to convey
Everything your heart wants to say

All my life
My passion
Has been to make words sing
As well as can be
And when I can
I fashion
A sweet and lovely thing
And set words free

REFRAIN

My whole life long
I've sung your song
Come sing along
With me

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Rédacteur en chef adjoint/Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/Review Committee
Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frèdelin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solís

Conception graphique/Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler? Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou par télécopieur, au 819-953-8443.

Do you have any questions or comments? Would you like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can also reach him by telephone at 819-956-8473 or by fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ils sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2011

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2011

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada.
btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Nos collaborateurs
Our Contributors

Amélie Choquette est diplômée en administration des affaires de l'UQAM. Depuis 2010, elle est agente de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, où elle travaille aux dossiers des réseaux nationaux et autochtones. / ***Amélie Choquette*** is a graduate of UQAM in business administration. She is currently a project officer at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She has been working on national and Aboriginal networks since 2010.

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur ou coauteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. / ***Jean Delisle***, C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author or co-author of some 20 books, which have been translated into about 15 languages.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / ***Jacques Desrosiers***, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Francine Gosselin, gestionnaire de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, coordonne les activités des réseaux nationaux de terminologie, y compris la gestion des dossiers autochtones. / ***Francine Gosselin***, a project manager at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, coordinates the activities of the national terminology networks, including management of Aboriginal files.

Titulaire d'une maîtrise en traduction de l'Université de Montréal, ***Mariette Grandchamp-Tupula*** a cumulé plus de 35 années de service au Bureau de la traduction, où elle a travaillé comme terminologue dans plusieurs domaines, dont les sciences de la Terre. Elle vient de prendre sa retraite. / With a master's in translation from the Université de Montréal, ***Mariette Grandchamp-Tupula*** worked for over 35 years at the Translation Bureau as a terminologist in several subject fields, including Earth science. She has just recently retired.

Marise Guay est langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction. Elle contribue au Portail linguistique du Canada et aux outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®*. / ***Marise Guay*** is a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services. She contributes to the Language Portal of Canada and the *TERMIUM Plus®* writing tools.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de précieux logiciels. / ***André Guyon*** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop valuable software.

Hugo Lafrance est traducteur de formation. Au sortir de l'université, il a occupé différents postes dans le domaine des langues : traducteur, réviseur-correcteur, coordonnateur de traduction et linguiste. Dans ses temps libres, il lui arrive d'étudier l'italien pour se divertir. / ***Hugo Lafrance*** is a translator by training. After university, he held various positions in the language field: translator, reviser-proofreader, translation coordinator and linguist. He also finds time to study Italian for fun.

Frèdelin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, ***Frèdelin Leroux fils*** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Paul Leroux chante son hymne à la traduction au sein du Bureau depuis trente ans, où il traduit du français à l'anglais. Il compte prendre sa retraite dans cinq ans. En plus d'être plumitif, il aime fréquenter les bars karaoké. / ***Paul Leroux***, a French-English translator, has made translation something to sing about in the Bureau for 30 years. He plans to retire in five years. He enjoys creative writing and singing karaoke.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / ***Barbara McClintock***, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseure du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans. Elle travaille aujourd'hui au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Elisa Paoletti, M.A. in translation (University of Ottawa), C. Tran. and C. Term. (ATIO), is a terminologist on the Translation Bureau's Human Sciences Division team responsible for updating and enriching the Spanish component of *TERMIUM Plus®*. / ***Elisa Paoletti***, maîtrise en traduction de l'Université d'Ottawa, trad. a., term. a. de l'ATIO, est terminologue à la Division des sciences humaines du Bureau de la traduction. Elle fait partie de l'équipe chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol de *TERMIUM Plus®*.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / Vancouvéroise, ***Frances Peck*** est rédactrice et réviseure. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, diplômé en science politique et polyglotte, est formateur au Bureau de la traduction, où il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde*. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, ***André Racicot*** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

ABONNEMENT PAPIER (S52-4/8-2)

1 an (4 numéros) 35 $CAN + 5 % TPS = 36,75 $

Au numéro 9 $CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (S52-4/8-2)

1 year (4 issues) CAN$35 + 5% GST = $36.75

Per issue CAN$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

L'ACTUALITÉ langagière
Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus®*, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus®*, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca